

Hiver 2024 N° 5

HISTOIRE ET ACTUALITÉ DE LA PHOTOGRAPHIE

Fovéa



L'ÉVASION SELON...

Ahmed Yassine Hamza	Amel Belkhodja
Amine Mouaffak	Atef Ouni
Aya Chriki	Bacem Nefzi
Gérard Valck	Hamideddine Bouali
Hamouda Bouabane	Hamza Siala
Hassen Turki	Hervé Bernard
Ikram Dhahri	Jean-Louis Hess
Jelal Bessaad	Kaouther Khédiija Khouini
Maram Boulakbech	Marianne Gatzaras
Mohamed Amine Chouchene	Mohamed Mokaddem
Mona Fkih khouaja	Monica Profumo
Myriam Errais Borges	Nour Elhouda Jallouli
Pierre Gassin	Sami Zekri
Skander Khlif	Skander Zarrad
Tarek M'rad	Thierry Salmon
Venetia Koussia	Wassila Mestiri
et	Yosr Temimi

Bruce McCandless première sortie dans l'espace. Photo NASA





Éditorial

Être responsable de la rédaction d'un média, désigné communément par le titre de rédacteur en chef, est une tâche harassante, stressante, qui s'avère de plus en plus prenante à mesure que la date de bouclage s'approche. La tâche est encore plus ardue quand il s'agit d'un fanzine, publication réalisée par des amateurs passionnés pour d'autres passionnés. Il faut être au four et au moulin, signant quelques articles, échangeant avec les contributeurs, donnant à des parents ou des amis les épreuves à lire et à corriger, cherchant que publier dans les rubriques d'actualité. Mais que de bonheurs à être le premier à découvrir les envois des généreux photographes qui répondent à l'appel à contribution. Je me précipite à chaque alerte de ma boîte mail, pour voir la ou les photos et lire le fichier texte joint.

Je vous laisse à votre tour le soin de découvrir ce que le mot *évasion* veut dire pour une trentaine de photographes... Certains le sont par circonstances, d'autres d'une manière permanente. Depuis le N°1 de Fovéa, nous ne faisons aucune différence entre les auteurs des photographies, ce n'est pas notre rôle. Toutefois, au vu du nombre de dossiers reçus, une cinquantaine, nous avons été contraints, la mort dans l'âme, de sectionner les propositions les plus fortes et complètes. En revanche, bon nombre de nos contributeurs nous a bien surpris par le sens qu'ils ont donné au thème, occasion d'appréhender aussi bien la polysémie des mots que celles des images.

Je suis un cinéphile et la rubrique « Allons au cinéma » me permet de partager des films qui évoquent le monde de la photographie. J'ai choisi un film qui raconte à la fois la photographie et l'évasion afin d'être entièrement plongé dans l'aventure. Puis, plus loin, j'ai remis à jour un article écrit il y a quelques années, sans avoir jamais été publié, qui revient sur la photographie spatiale. La photo de l'astronaute aux commandes de son scooter de l'espace, libre de toute attache qui habille cette double-page, n'est-elle pas la notion d'évasion portée à son sens spatial le plus extrême ?

Pierre Gassin, Tarek M'rad, Chawki Dachraoui et Michel Mégnin, donnent à ce numéro une portée pédagogique que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans les médias locaux. Des conseils bien avisés, des constats intelligents, des souvenirs mémorables et des introspections sincères permettent à ce numéro d'atteindre un standing remarquable.

Quelques lecteurs nous demandent de penser à une version papier de Fovéa. De penser accepter d'avoir quelques pages de publicités afin que le magazine soit viable. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que si l'argent montre le bout de son nez, il est tout à fait logique que tout travail mérite salaire, et là nous entrons dans une logique d'entrepreneuriat où le bénévolat n'a plus cours, puisqu'on pensera alors en termes de dépense, de frais, de bénéfices... Ce qui nous éloignera de notre intérêt principal : la passion pour la photo.

Hamideddine Bouali

**Un grand merci à Pierre Gassin, Atef Ouni et Safieddine Bouali
qui ont bien voulu relire et corriger les textes de ce numéro.**



Sommaire

- 3 **Éditorial**
- 5 **Sommaire**
- 6 **News d'ici**
- 7 **Échos du Club Photo de Tunis**
- 8 **Exposition Émile Frechon par Michel Méglin**
- 12 **News d'ailleurs**
- 14 **Allons au Cinéma : La vie rêvée de Walter Mitty par Hamid B.**
- 16 **Exposer ses images par Pierre Gassin**
- 20 **En 2024, à la vitesse supérieure par Tarek M'rad**
- 24 **Recherche mémoire désespérément par Chawki Dachraoui**
- 26 **La photographie dans l'espace par Hamideddine Bouali**

40 L'évasion selon...

- 42 **Skander Khlif**
 - 46 **Amel Belkhodja**
 - 48 **Atef Ouni**
 - 50 **Wassila Mestiri**
 - 54 **Hamza Siala**
 - 56 **Ikram Dhahri**
 - 58 **Gérard Valck**
 - 62 **Jean-Louis Hess**
 - 64 **Mohamed Mokaddem**
 - 68 **Jelal Bessaad**
 - 70 **Monica Profumo**
 - 72 **Tarek M'rad**
 - 76 **Pierre Gassin**
 - 80 **Sami Zekri**
 - 82 **Skander Zarrad**
 - 86 **Ahmed Yassine Hamza**
 - 88 **Hamideddine Bouali**
 - 92 **Yosr Temimi**
 - 96 **Amine Mouaffak**
 - 100 **Aya Chriki**
 - 102 **Hamouda Bouabane**
 - 104 **Hervé Bernard**
 - 106 **Mona Fkih khouaja**
 - 110 **Kaouther Khédija Khouini**
 - 112 **Venetia Koussia**
 - 114 **Mohamed Amine Chouchene**
 - 116 **Myriam Errais Borges**
 - 118 **Marianne Gatzaras**
 - 120 **Hassen Turki**
 - 122 **Maram Boulakbech**
 - 124 **Bacem Nefzi**
 - 128 **Nour Elhouda Jallouli**
 - 130 **Thierry Salmon**
- 134 **Appel à contribution**

Michel Megnin publie un index des photographes installés à Tunis (1865-1930)

Michel Megnin à qui on doit des dizaines de travaux, ouvrages, articles, présentations, concernant l'histoire de la photographie, principalement au Maghreb pendant la colonisation, vient de publier l'index des photographes installés à Tunis (1865-1930). Il déclare en guise d'introduction à cet annuaire : « (travail) forcément incomplet et imparfait, fait suite aux notices biographiques déjà consacrées aux studios d'Algérie. Il exclut les photographes de passage (Paul Tremaux, Felix Moulin...), les studios non installés en Tunisie (Von Gloeden, Jean Geiser, Leroux, Prouho...) les agences (Alinari, Neurdein), les libraires (Costa, d'Amico, Saliba) et la plupart des photographes amateurs. Recentré sur la période 1865-1930, il inclut cependant quelques studios postérieurs. Un second index listera les studios installés hors de Tunis, des notices plus étoffées présenteront les studios les plus importants de cette époque (Albert, Garrigues, Soler.) et une étude sur les photographes amateurs reviendra sur le Photo-Cercle de Tunis, ainsi que sur les photographes du bey.



Pour toutes informations : michelmegnin@gmail.com

Lien <https://doi.org/10.58079/12sos>

V+H+R = La somme des expériences

À Sousse, l'espace Alriwak, salon des arts, fondé par Mohamed Akram Khouja a accueilli les deux dernières semaines du mois de novembre, une exposition de photographie inédite intitulé VHR, lettres initiales des prénoms des exposants à savoir les photographes Vili Gosnak, Hassen Turki et Rached Farhat. Ceux qui ont visité cette exposition ont eu le privilège de rencontrer les trois photographes qui ont à eux trois plus d'un siècle d'expériences et de pratiques, venant du procédé argentique puis s'épanouir dans le monde numérique. Ils ont tous les trois une passion particulière pour la street photo, mais cela ne les a jamais empêché d'explorer d'autres thématiques à l'instar de Vili Gosnak qui expose ses envoûtantes photos à l'infrarouge, ou de Hassen Turki et ses portraits de stars ou de Rached Turki qui sublime sa Mahdia bien aimée.



Association du Club Photo de Tunis

Durant les mois de novembre et décembre, le Club Photo de Tunis a organisé une série d'événements marquants et inspirants, renforçant les liens entre ses membres et enrichissant leurs compétences en photographie.

Novembre : Entre bilan et nouveaux départs

Le mois de novembre a débuté avec l'assemblée générale annuelle, un moment décisif pour le club qui a vu l'élection du nouveau staff. Cette réunion a permis de définir les grandes orientations pour l'année à venir. Pour accueillir de nouveaux passionnés et partager la vision du club, une journée porte ouverte a été organisée dans la bibliothèque diocésaine de la Médina de Tunis. Cet événement a permis de présenter les activités et les objectifs du club tout en ouvrant ses portes à des membres potentiels, curieux d'explorer le monde fascinant de la photographie.

Décembre : entre apprentissage et exploration

En décembre, le Club Photo de Tunis a mis un accent particulier sur la formation. Amine Abassi, le formateur du club reconnu pour son expertise et son expérience, a assuré deux séances d'un module de base en photographie. Ces sessions ont permis aux participants de s'initier à la photographie en abordant l'histoire de la photographie, le triangle d'exposition, et les composantes de l'appareil photo. La dernière séance, prévue pour le 21 décembre, clôturera ce cycle de formation avec des exercices pratiques et des conseils personnalisés.

Ce mois promet également d'être riche en découvertes avec un week-end photographique exceptionnel prévu les 14 et 15 décembre. Durant ces deux jours, les membres du club exploreront des sites emblématiques tels que Zama, Kesra, Makthar, Ain Bousaidia et Jbel Serj. Ces lieux, chargés d'histoire et de beauté naturelle, offriront des cadres uniques pour immortaliser des paysages et des moments d'exception.

Anis Krabaa
Président du club photo de Tunis



Staff de l'ACPT pour l'exercice 2024-2025
Anis krabaa, Président
Noomen Daoued, Trésorier
Sonia Kaabachi, Secrétaire général
Amine Abassi, Responsable Formation
Kaouther Bedoui, Responsable communication
Emna Bakraoui, Responsable animation Digitale
Firas Ben Hamida, Responsable site web



Journée portes ouvertes à la bibliothèque diocésaine



Formation de base

Impression de commissaire

Introspection rétrospective

Retour sur l'Exposition par Michel Megnin

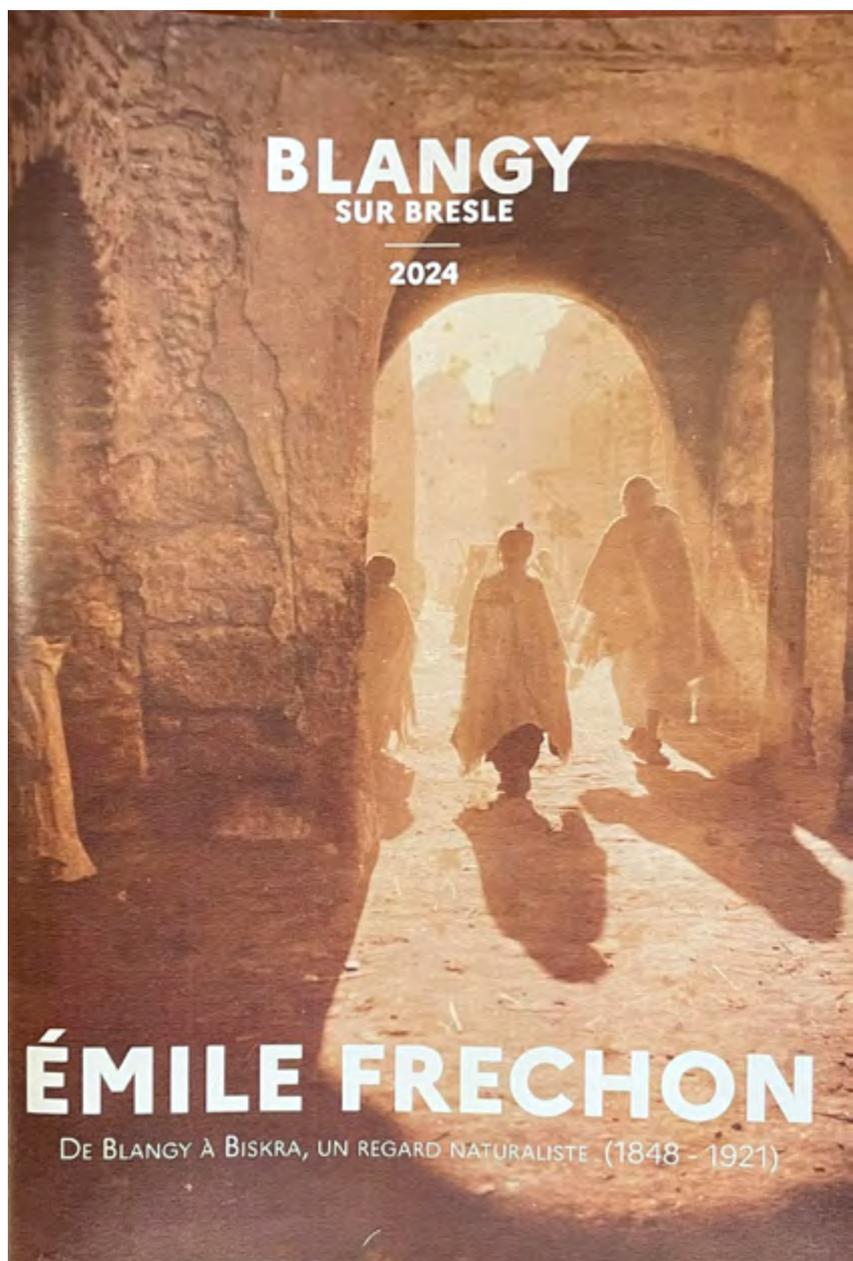
Emile Frechon :

**un regard naturaliste sans frontière,
de Blangy à Biskra (1848-1921).**

Musée du Verre de Blangy-sur-Bresle,
du 14 septembre au 6 octobre 2024

Quand un collectionneur devient le commissaire historique d'une exposition présentant les photographies qu'il a lui-même recherchées, c'est évidemment un moment de subjectivité qui n'est pas exempt de dangers. Certes, on m'objectera que toute exposition est forcément dépendante du regard que le commissaire essaie de partager avec le public. Un regard imposé, ou suggéré, selon les cas, ce qui peut d'ailleurs provoquer des réactions critiques parfois virulentes. Tunis s'en souvient encore avec une « mémorable » exposition Lehnert & Landrock.

Quand le collectionneur est aussi (au moins un peu) un historien, il se doit aussi de s'interroger sur l'impact de connaissances forcément partielles dans la présentation des photographies, et dans celui des documents, historiques ou biographiques, exposés en vitrine. Je me sens obligé de commencer par ces rappels élémentaires, ne croyant pas beaucoup au mythe de l'objectivité historique. Avec l'historien Patrick Boucheron, je lui préfère le principe d'honnêteté intellectuelle qui devrait toujours conduire à commencer par expliquer « d'où l'on parle », en l'occurrence : « qui suis-je donc pour vous proposer ce regard sur le photographe Emile Frechon ? ».



Une des affiches de l'exposition (rue à Tolga)

C'est ce que j'ai essayé de faire, au moins en partie, dans le texte assez personnel qui introduit la plaquette de l'exposition⁽¹⁾. J'en reprends donc ici la première partie.

« C'est en Algérie que j'ai rencontré Emile Frechon. Non pas à Biskra, ni même à Alger mais à Paris. N'ayant aucun lien familial avec l'ancienne colonie française, je veux dire que c'est par les photographies algériennes que j'ai fait la connaissance de l'œuvre d'Émile Frechon. C'était il y a presque trente ans, à la galerie parisienne des frères Yves et Sylvain di Maria et à l'occasion d'une exposition au Carrousel du Louvre, dans le cadre de Paris-Photo. Cette exposition fit l'objet d'une plaquette qui resta longtemps le seul document disponible sur le photographe et j'y ai effectué mes premiers achats de photographies, ébloui par la beauté des virages sur un papier épais, que l'on désignait alors «de type vergé», et par l'adéquation parfaite de cette technique avec la sensibilité des sujets traités. Le hasard de mes rencontres orienta ensuite mes recherches, et ma collection, vers d'autres studios du Maghreb et du Moyen Orient mais, depuis cette exposition, Frechon ne m'a jamais quitté.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai découvert le «Millet de la photographie» avec le fonds exceptionnel d'épreuves de Picardie et de Normandie aujourd'hui conservé à Londres. Ainsi, au-delà des querelles autour de l'orientalisme, le colonialisme et la représentation de la femme en Terre d'Islam, questions récurrentes tout au long de mes recherches précédentes, un autre fil conducteur se révélait. Celui d'un regard reliant finalement l'Algérie et la France, celui d'un regard naturaliste et humaniste sans frontière souhaitant préserver, de part et d'autre de la Méditerranée, un monde en voie de disparition, ce que pour l'Algérie, mais aussi pour la France, les fondateurs de la revue illustrée qui fit connaître Frechon décrivaient comme « la vision d'un pittoresque que le temps, et la civilisation, ces profanes que rien n'arrête, détruisent lentement, irrémédiablement ». Je ne crois pas me tromper en estimant qu'Emile Frechon aurait pu écrire les mêmes mots ».



De gauche à droite : Mère et enfant à Biskra. Femme allaitant un enfant à Etaples.



Inauguration de l'exposition avec, de gauche à droite, M. Bayard, maire de Bouttencourt, le maire de Blangy, M Eric Arnoux, les deux coprésidents de l'association Terre de Verre en Bresle, Jules Garraud et Baptiste Rance qui entourent Michel Megnin et Valérie Barraud, conseillère départementale.

Je souhaite donc saluer avec reconnaissance l'audacieuse initiative de la jeune équipe de l'association Terre de Verre en Bresle dont l'enthousiasme sans limite permet de présenter au grand public dans les salles du Musée du Verre de Blangy une collection patiemment réunie par un homme du sud, pétri de culture méditerranéenne, mais qui apprend peu à peu à reconnaître les champs labourés sur les hauteurs de Blangy, la roue du moulin de Bouttencourt, le crucifix sur le calvaire de Camiers, les chemins sablonneux d'Equihen et, bien sûr, les scènes de Boulogne et d'Etaples.

Les tirages de Bretagne, autour du Faouët, et ceux des Pays-Bas, à Volendam, seront à coup sûr une révélation pour beaucoup et j'ai bon espoir que d'autres moissons d'images et d'autres projets viendront prolonger une récolte dont les premières graines auront donc été semées à Blangy».

Cet homme du sud de la France républicaine avait donc découvert un peu avant, avec la même « innocence », les paysages d'Algérie, Frechon ayant également pu venir en Tunisie vers 1890 pour y réaliser les photographies qui illustrent les textes sur Tunis de Charles Lallemand édités par Jules Gervais-Courtellemont dans sa revue L'Algérie Artistique et pittoresque, mais cela reste à établir. Et donc, pour ce qui était la première rétrospective qui exposait à la fois des épreuves d'Algérie et d'Europe, l'ambition de mettre en avant "un regard naturaliste sans frontière" correspondait à un choix assumé.

Les photographies ont donc été exposées non seulement par zone géographique (Boulogne, Etaples, la Bretagne, les Pays-Bas, l'Algérie, la Palestine), mais aussi par thématique transversale comme la terre, « Mater Amabilis », la mémoire du geste...

Dès lors, des constantes sont apparues : la difficulté de trouver des modèles, où que ce soit, d'où le choix de Frechon de travailler dans des lieux où les peintres l'avaient précédé, et où la condition parfois misérable de la population ont conduit hommes et femmes, sans compter les enfants qui remplissent les rues de Biskra comme celles du quartier des pêcheurs d'Étaples, à "poser" pour gagner quelques sous. Dans des lieux, enfin, où le tourisme, notamment anglo-saxon, s'est implanté grâce à des infrastructures hôtelières, casino et hippodromes non exclus : à Biskra, toujours, comme au Touquet ou à Volendam.

Que dira-t-on alors du regard du photographe proposé au public de Blangy : la distanciation avec les modèles est certainement atténuée par une grande tendresse, notamment dans le jeu des lumières, mais il y a la distance sociale, l'art de la composition, la nature même de la reproductibilité à laquelle échappe l'art de la peinture. J'ai donc choisi deux images de « maternité », pour illustrer cet article (j'ai évidemment acheté les photographies pour les présenter ensemble). Le photographe, malgré les artifices de son art, ou la science de son statut social, a-t-il saisi, de part et d'autre de la Méditerranée, le même sentiment qui unit un femme et un enfant ? Un regard naturaliste sans frontière, c'est-à-dire universel, comme suggéré dans l'exposition ? Présentant un corpus de photographies d'Emile Frechon sous une signature erronée⁽²⁾, l'Institut du Monde Arabe de Tourcoing avait voulu démontrer que, malgré la conversion à l'islam du supposé photographe, celui-ci succombait aux clichés de l'orientalisme.

L'IMA commentait ainsi l'image d'une femme de Biskra à la lessive qui dévoilait une partie de sa jambe à la demande du photographe. Il n'est évidemment plus question pour l'IMA d'exposer les nus de Lehnert & Landrock... Pourtant, à Etaples, Frechon avait aussi montré la jambe d'une jeune femme de marin s'enlevant une épine du pied.

Qu'importe finalement l'erreur monumentale de l'Institut du Monde Arabe, la question reste posée : Regard naturaliste sans frontière, ou regard occidental imposé hors de ses frontières ? On précisera que si Frechon eut une très grande influence sur ses contemporains et successeurs, Lehnert & Landrock à Tunis ou Bougault et Prouho en Algérie, son regard ne succomba jamais aux fantasmes du harem.



Ouleds Nails à Tolga

Michel Megnin

(1) L'association Terre-de-Verre en Bresle vient de mettre en vente la petite brochure en ligne sur la plate-forme Ebay

(2) Photographier l'Algérie, IMA Tourcoing, 2019. Une salle entière de photographies par Frechon fut alors présentée sous la fausse signature de Gervais-Courtellemont.

Le grand retour de la photographie argentique



Après des années de déclin dues à la montée de la photographie numérique, les films argentiques connaissent un renouveau spectaculaire. La production de Kodak a suivi cette tendance, doublant entre 2015 et 2019, en réponse à une demande croissante. Ce retour en force est alimenté par des cinéastes comme Christopher Nolan, qui privilégient le film pour ses qualités esthétiques uniques, et par une génération Z curieuse de découvrir les techniques analogiques. Cette génération, ayant grandi avec le numérique, est séduite par la richesse des couleurs, les textures uniques et le processus créatif qu'offre la photographie argentique. Kodak, conscient de cet engouement, s'engage à produire des films aussi longtemps que la demande existera. La décision de suspendre temporairement la production témoigne de l'importance qu'accorde l'entreprise à la qualité et à l'innovation. En renforçant ses infrastructures, pour Kodak, la photographie sur film reste une passion partagée par une communauté mondiale en pleine expansion. Par Jordan, <https://www.begeek.fr/>

Langage binaire aux enchères !

Un portrait du mathématicien anglais Alan Turing a été octroyé jeudi pour un million d'euros, devenant la première œuvre d'art réalisée par un robot humanoïde vendue aux enchères, a annoncé Sotheby's. L'œuvre, intitulée A.I. God (Dieu de l'intelligence artificielle ou IA), réalisée par Ai-Da, le premier artiste robot ultra réaliste au monde, a pulvérisé les prévisions pour atteindre 1,08 million de dollars, lors d'une vente en ligne par la maison d'enchères. La toile était estimée entre 140 000 euros et 180 000 euros.

«Le prix de vente record atteint aujourd'hui pour la première œuvre d'art d'un artiste robot humanoïde mise aux enchères marque une étape de l'histoire de l'art moderne et contemporain et reflète l'intersection croissante entre la technologie de l'intelligence artificielle et le marché mondial de l'art », a déclaré la maison de vente. Le robot-artiste, qui utilise l'IA pour créer des tableaux ou des sculptures, dispose de caméras dans ses yeux et ses mains bioniques.

« Les plus grands artistes de l'histoire ont été aux prises avec leur époque, et ont à la fois célébré et remis en question les changements de la société », a souligné M. Meller.

Alan Turing, un mathématicien et cryptologue pendant la Seconde Guerre mondiale, considéré comme l'un des pères de l'informatique, s'était inquiété des futurs usages de l'IA dès les années 1950. Les « tons sombres et les facettes brisées du visage » du portrait du mathématicien semblent suggérer « les difficultés à propos desquelles Alan Turing nous a mis en garde lorsqu'il s'agira de gérer l'IA », a relevé M. Meller. (Extrait info AFP)



World Press Photo 2025

Top départ !

Selon son site officiel : « Le World Press Photo a été fondée en 1955 lorsqu'un groupe de photographes néerlandais a organisé un concours (« World Press Photo ») pour exposer leur travail à un public international. Depuis lors, notre mission s'est élargie. Nos concours sont devenus l'une des compétitions les plus prestigieuses au monde, récompensant le meilleur du photojournalisme et de la photographie documentaire. Grâce à notre programme d'expositions mondiales couronné de succès, nous présentons à des millions de personnes les histoires qui comptent. La Fondation World Press Photo est une organisation créative, indépendante et à but non lucratif, basée à Amsterdam, aux Pays-Bas. Nous apprécions le soutien de nos partenaires stratégiques : la Loterie néerlandaise des codes postaux, PwC et Fujifilm.

Le concours annuel World Press Photo récompense les meilleurs reportages et photographies documentaires produits au cours de l'année écoulée. L'inscription est gratuite et les prix comprennent jusqu'à 10 000 €, une participation à notre exposition itinérante annuelle et bien plus encore.

Les candidatures pour le concours World Press Photo 2025 sont ouvertes jusqu'au vendredi 10 janvier 2025, 13h00 CET. Nous souhaitons que ce concours annuel soit une plateforme où une multitude de voix puissent être entendues et d'histoires puissent être vues, afin que les résultats reflètent véritablement notre monde.

Calendrier du concours 2025

Ouverture des inscriptions : 1er décembre 2024, 13h00 CET (heure d'Amsterdam)

Date limite d'inscription : 10 janvier 2025, 13h00 CET (heure d'Amsterdam)

Annonce des gagnants du concours : 27 mars 2025

Annonce de la photo de l'année (avec deux finalistes) : 17 avril 2025

L'exposition phare World Press Photo 2025 ouvre ses portes à Amsterdam : 18 avril 2025

Quoi de neuf dans le concours 2025

Nous sommes heureux d'annoncer les mises à jour des catégories, des prix et des régions du concours annuel World Press Photo, suite à des discussions approfondies avec les photographes, les membres du jury, les partenaires de l'exposition et d'autres. Le plus grand changement est l'augmentation du nombre de projets et de photographes gagnants au concours 2025.

Si vous êtes un photojournaliste ou un photographe documentaire participant au concours World Press Photo pour la première fois, rejoignez l'une de nos conférences d'experts en ligne pour obtenir des conseils d'anciens lauréats et membres du jury sur la manière de soumettre votre meilleur travail. Connaissez-vous quelqu'un dont le travail devrait être vu par le jury du concours 2025 ? Faites-le nous savoir en remplissant ce formulaire de recommandation . Nous contacterons ensuite les photographes que vous avez recommandés et, espérons-le, les inciterons à soumettre leur travail !».

Allons au cinéma !

La Vie rêvée de Walter Mitty de Ben Stiller



Titre original	La Vie rêvée de Walter Mitty
Réalisation	Ben Stiller
Scénario	Steve Conrad, d'après la nouvelle de James Thurber
Acteurs principaux	Ben Stiller Kristen Wiig Shirley MacLaine
Photographie	Stuart Dryburgh
Montage	Greg Hayden
Production	MGM
Genre	Comédie
Durée	114 minutes
Sortie	2013
Distinction	International Film Music Cri- tics Association Awards 2013 Meilleure musique d'un film comique

Synopsis :Walter Mitty est un homme ordinaire, enfermé dans son quotidien, qui n'ose s'évader qu'à travers des rêves à la fois drôles et extravagants. Mais confronté à une difficulté dans sa vie professionnelle, Walter doit trouver le courage de passer à l'action dans le monde réel. Il embarque alors dans un périple incroyable, pour vivre une aventure bien plus riche que tout ce qu'il aurait pu imaginer jusqu'ici. Et qui devrait changer sa vie à jamais

Life is life

On peut situer L'âge d'or du photojournalisme entre la naissance et la disparition de la revue Life. Reconnue dans les étalages des kiosques à journaux par ses grandes lettres blanches sur fond rouge, elle offre chaque semaine à ses très nombreux lecteurs de par le monde, huit millions d'exemplaires dans sa période la plus faste, des reportages s'étalant sur une seule ou plusieurs pages. Les grands photographes de l'époque ont soit fait partie du staff permanent soit vus leurs images publiées sur ses colonnes. Citons Halsmann l'homme au cent couvertures, Eugene Smith, le reporter au long court, Alfred Eisenstaedt, Gordons Parks, Gjon Mili ou Margaret Bourke-White, la première photographe de guerre, qui a couvert le mouvement du corps expéditionnaire américain en Tunisie en compagnie de Robert Capa.

La rédaction de Life mettait tout le nécessaire pour obtenir les images des évènements de l'époque. Pour la conquête de l'espace, ce sont des photographes de life, et seulement eux, qui avaient cartes blanches pour couvrir les préparatifs, le départ et le retour des astronautes de leur mission.

Retour d'expérience

Exposer ses images : entre mythe et réalité

avec Pierre Gassin

Nouveau chapitre de retour d'expérience, cette fois sur le plaisir ultime de l'auteur : exposer (je traiterai ultérieurement du livre photographique).

Conseil d'ami

Je rappelle que ces chapitres sont des réflexions sur mon retour d'expérience, donc à ne pas tout prendre à la lettre. Il me paraît important de nommer les choses, les mots permettent de réfléchir, choisir, décider. Les anecdotes doivent permettre d'illustrer le propos avec des expériences de terrain, et d'aérer parfois avec un peu d'humour. Bien-sûr je ne me prive pas de certains conseils, mais vous restez capitaine de votre vaisseau passionnel. Je cherche en fait à accompagner, prévenir, ceux qui le veulent uniquement.

Je commence par une remarque : Tout est lié en photographie, comme une équation à beaucoup de paramètres. La prise de vue est liée au développement qui dépend du support d'impression ou tirage, tributaire de la finalité du travail, structuré par les lois du marché choisi, à finalité de satisfaire un client. Je parle volontairement en termes de « marché » avec ses règles, et ça concerne tout photographe, même amateur. Celui qui cherche juste à se faire plaisir est son propre commanditaire et client ! Connaître le marché permet d'éviter les pièges de fausses expositions et sites ou pages de réseaux sociaux crapuleux.

De cause à effet

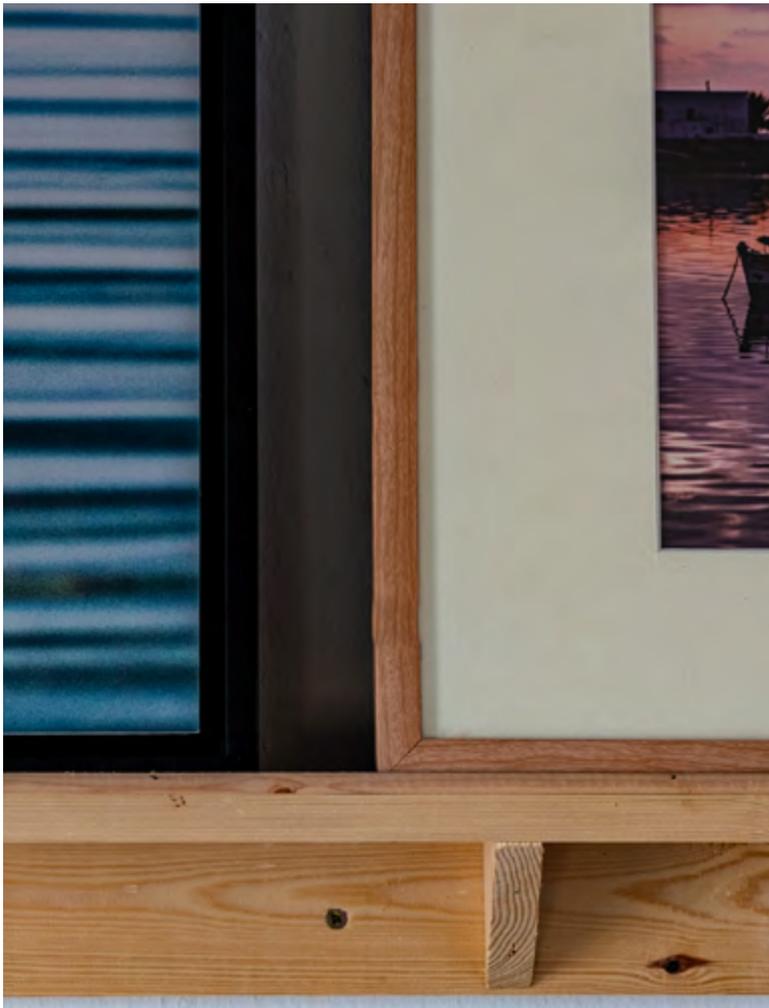
J'ai toujours préféré agir par choix que par dépit ! Parce qu'exposer est un coût réel et un long travail. Au sortir d'un égo flatté, l'analyse des retombées est importante pour ne pas obstruer le plaisir de photographier. Au contraire, j'espère ici participer à une meilleure compréhension du monde vaste de la photographie et vous faire éviter des choix hasardeux qui laisseraient exploiter un peu de naïveté.



Dans le schéma proposé ici, la technique très souvent mise en avant par nombre d'amateurs et groupes photo, est franchement une étape secondaire, un réglage qui doit être adapté à son choix final ou engagement, pas plus. Je conseille donc de partir du but final et de remonter, pas à pas, vers la prise de vue qui découlera donc d'un ensemble de choix préalables. On part de la fin pour remonter jusqu'au processus photographique.

Anticiper est le mot principal à retenir. Et vous verrez que cette méthode certes plus rigoureuse, est franchement nécessaire à un épanouissement photographique personnel et professionnel. L'anticipation décuplera votre plaisir. Donc comprenez qu'il y a beaucoup de paramètres à intégrer, et appuyer sur le bitonniau (le déclencheur) n'est pas un acte anodin, mais le résultat de l'anticipation de toute une chaîne à prendre en considération.

Voici un ensemble de petits chapitres pour vous aider à comprendre et mieux choisir :



Le laboratoire

Une œuvre photographique est considérée d'art si elle est numérotée (moins de 30 exemplaires tout format confondu), signée et sa production doit être surveillée. Le photographe est donc garant de la qualité du tirage, sa longévité, la tenue des colorants dans le temps... Je connaissais un laboratoire en réel papier photo (trempé en révélateur, blanchiment et fixateur) mais il a arrêté par manque de fournitures, hélas.

Les tirages actuels en Tunisie sont donc des impressions numériques. Je vous conseille de faire des essais, et vérifier la qualité de près ! Et attention aux fausses appellations (ou appellations usurpées, comme papier photo qui est désormais une tromperie commerciale).

Les garanties de longévité promises sont aussi déterminées pas la marque du papier, sans réel test ! Alors attentions aux certifications par la marque elle-même.

En clair ne payez pas une fortune pour un certificat commercial. On trouve de la qualité correcte, c'est surtout le technicien qui doit être fiable. L'idéal étant de garder le même « tireur » qui connaît votre façon de travailler, et il s'installera entre vous un climat sain de confiance.

Présentation

Une image se présente ! On ne la colle pas sur un mur et on ne la suspend pas à un fil (à part quelques « performances » mais qui ne vont pas loin). Voici deux solutions à prix équivalent :

La première est la plus simple, c'est le caisson dit « américain ». La photo est contrecollée sur une plaque d'aluminium (de préférence), le Dibon étant le meilleur (plus léger) mais assez cher. Il faut surveiller la qualité du contre collage qui a tendance à se décoller sur les angles. On est tributaire de la fourniture locale. En cas de décollement, un peu de colle et de pressage manuel et ça marche !

Il faut de préférence protéger le tirage avec un film mat, ce qui le préserve de la poussière, de la manipulation, des UV et des reflets ! Le caisson sans verre est obligatoire pour les grands formats dans les musées et galeries dignes de ce nom, et ce pour des problèmes de sécurité (le verre casse, peut blesser un visiteur, et abîmer le tirage).



Est considéré grand format au-dessus de 50 x 70 cm. Attention : On ne transporte pas une photo sous verre ! Il faut démonter le cadre. De plus le verre est très lourd. Vous voilà prévenus. L'intérêt du caisson et tirage mat, c'est qu'on peut l'apprécier sans les reflets assassins de beaucoup de lieux d'exposition – Vous savez, les néons « blanc industriel » qui éclairent si fort tous les murs blancs qui se reflètent sur les beaux tirages : on ne peut plus lire la photo !

La deuxième solution est la plus rationnelle, mais il faut expliquer un peu... La photographie est placée sous marie-Louise. C'est un passe-partout (non acide) mais avec l'arrière du même carton. La photo est donc protégée entre deux supports non acides. La passe-partout est taillé de préférence en biseau. Le carton n'est pas blanc pur (un peu crème), le blanc doit être dans l'image ! Un carton trop blanc rendra les couleurs criardes...Le tirage ainsi protégé pourra être expédié sans problème. J'ai transporté des expositions dans des cartons à dessin, en avion, en cabine. Bien sûr, cette solution est pour des cartons ne dépassants pas 60 x 80 cm. Mon format habituel est 50 x 70 cm.

Une fois livrée, l'exposition trouvera sa place facilement dans des cadres standards. Toute galerie qui se respecte en possède d'avance !

Côté collectionneur : On dit que l'amateur de photographies devient collectionneur quand il a plus de tirages en boîte qu'au mur ! Et oui, une collection vit dans une boîte (non acide), et l'on consulte ainsi les tirages protégés en marie-louise. Chaque année, le collectionneur change les images sur ses murs. J'ai connu un collectionneur qui avait 2000 photos de maîtres dans un placard de deux mètres carrés. De plus cette solution permet d'apprécier le tirage des deux côtés. Souvent le photographe marque des annotations à l'arrière, c'est aussi l'endroit du titre et de la signature. Il n'y a pas de solution parfaite ou universelle : faites vos choix ! J'avoue que j'applique les deux. Je garde les tirages simples (sous marie-louise) pour les collectionneurs, et les caissons pour les clients.

Pour ma prochaine exposition, j'ai une vingtaine de cadres 50 x70 cm en bois naturel et marie-Louise, et en fonction du budget je propose 4 à 8 grands formats en caisson. Mais attention, les caissons s'abiment beaucoup en cas de circulation de l'exposition. Les cadres classiques sont plus efficaces.

Il m'arrive d'expédier à l'étranger des tirages en tube carton. Important : La vitre ou la plaque acrylique ne doit JAMAIS être en contact avec la photo, car parfois avec les différences de température et d'hygrométrie, elle colle et l'image est irrécupérable ! Tout collectionneur le voit de suite... Évitez aussi le plexiglas ou autre plastique dont les vapeurs détruisent la photo dans le temps. La conservation compte !

Editing

Aïe, le choix des photos ! Oui, c'est le plus difficile. Choisir, c'est éliminer. Et comment éliminer une photographie que l'on aime, parce qu'on connaît la personne dessus, ou une anecdote. Le spectateur n'est pas concerné, alors pas de sensiblerie.

Une exposition est un travail que vous voulez présenter à un public, il faut donc se mettre à sa place. Globalement, vos errances, doutes, votre vie privée ne le regarde pas. Pensez à la rigueur du sujet que vous montrez, à l'histoire que vous racontez.

Une méthode basique pour la sélection :

Faites des petits tirages à manipuler. Placez-les sur une grande table ou mieux, par terre. Et éliminez sans réfléchir surtout. Si vous hésitez, éliminez.

Quand vous ne pouvez plus rien enlever, placez les dernières sur une table, et commencez à les organiser. Raconter votre histoire. Vous serez surpris du résultat. Quand c'est fait, regardez à nouveau les éliminées pour éventuellement en sauver deux ou trois, sans détruire l'histoire.



Les mauvaises raisons de sélection : « elle est trop importante pour moi », « celle-là c'est moi »... Vous avez compris. Le public vient voir les photos, pas vous !

Une exposition, c'est aussi un certain nombre d'images, ni trop ni trop peu... Entre 16 et 30, c'est bien (12 à 35 max). Il faut découvrir, mais sans lasser.

Penser à n'exposer qu'un thème clair bien décliné. Ce n'est pas un book d'école pour montrer tout votre grand savoir-faire dont le public n'a rien à faire !

La sélection est un acte délicat et douloureux. C'est comme si on demandait à une mère de choisir parmi ses enfants. Alors il y a pour bon nombre d'auteurs de renommée, le JOKER : C'est un ami, ou souvent sa femme (ou son mari, adaptez !), qui fait la sélection. C'est aussi le rôle du galeriste / commissaire d'exposition.

Pierre Gassin

Paroles de geek

En 2024, à la vitesse supérieure

par Tarek M'rad

Il est cette période de l'année où on tire des bilans, et depuis quelques années on se plaint, gâtés comme on est, de la stagnation de la technologie en matière photographique. « La qualité des images de mon Nikon D850 est bien meilleure que ton Z9 ! » ou « Depuis le X-T3, Fuji n'a fait que des améliorations cosmétiques ! ». Des allégations qui ne doivent pas vous être étrangères, ou que vous pouvez même partager ; mais en réalité les améliorations sont bien là, elles sont tout simplement perceptibles d'un autre angle de vue. Nous allons parcourir ensemble les innovations les plus marquantes à mon sens de l'année écoulée.

L'IA fait son irruption

Si je ne devais garder qu'une seule ce serait cette évolution-ci qui me paraît être la plus importante. Il est révolu ce temps où on devait placer le collimateur du viseur sur le sujet, aujourd'hui même les appareils-photos d'entrée de gamme savent reconnaître les sujets, notamment les êtres-humains, les animaux et même différents véhicules. Le suivi des yeux est de plus en plus performant, et les appareils arrivent à identifier des sujets de plus en plus petits sur les photos. Mais à l'époque de l'intelligence artificielle, les algorithmes de suivi ne pouvaient s'arrêter à ce stade, aujourd'hui on sait entraîner l'appareil-photo à mieux reconnaître le sujet, même s'il est de profil, s'il se tourne complètement ou s'il est partiellement couvert. Mieux encore, les algorithmes prennent compte aussi des « situations ». Le plus bluffant est l'autofocus avec priorité à l'action de Canon, intégré pour la première fois dans les récents R1 et R5 Mk2. Dans un stade avec plusieurs joueurs, il sait prioriser celui qui détient la balle, même si d'autres joueurs sont plus proches ou traversent le champ de la prise de vue. Au basket-ball où les actions d'attaque sont explosives et les passes furtives, il arrive à choper le joueur qui assène un « dunk » dans le panier. Il ne reste au photographe qu'à cadrer.



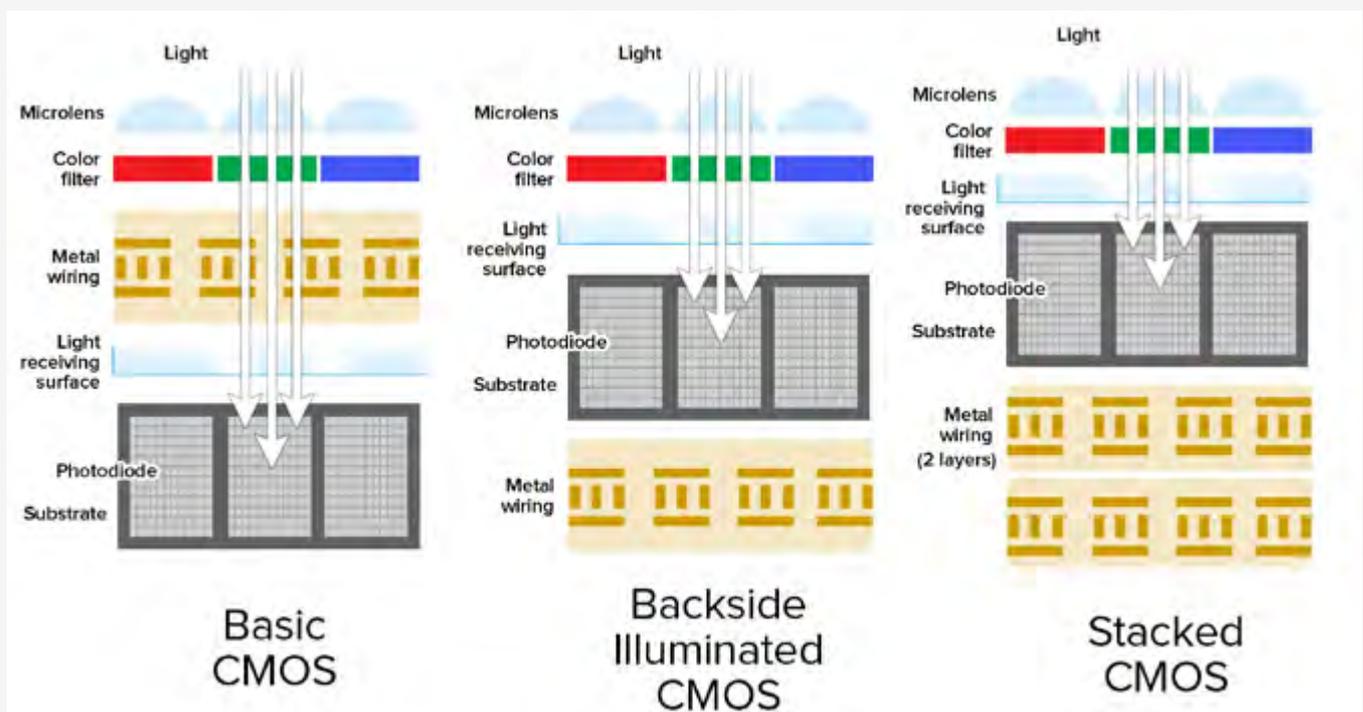
Le « Global shutter » est finalement là

On l'attendait comme le Messie depuis les rumeurs autour du Panasonic GH3. Cela aurait été d'ailleurs plus facile à intégrer à un capteur m43 plus petit et moins défini, mais c'est finalement le plein format qui a eu la primeur, dans la dernière itération de l'A9 de Sony. Nous connaissons tous les problèmes liés aux obturateurs roulants (Rolling shutters), déformations des sujets en mouvement (les verticales penchent), une vitesse limite de synchronisation du flash au-delà de laquelle une partie de l'image n'est pas éclairée ou il faut se contenter d'une moindre puissance (HSS), ... Le fait que tous les photosites du capteur ne soient pas lus d'un coup mais progressivement a toujours été problématique. Il fallait attendre une électronique plus rapide et des processeurs plus puissants pour y parvenir, et c'est légitime que l'électronicien Sony ait pu dégainer en premier cette année.



L'A9 Mk3 a ouvert la voie pour la photo d'action sans compromis avec des rafales en RAW et pleine résolution à 120 images par seconde, et des photos au flash au 1/800000ème de seconde ! Cela va permettre des photos jamais réalisées auparavant.

Cette technologie présente tout de même pour le moment des inconvénients, notamment une qualité d'image moindre que les capteurs CMOS BSI ou empilés, mais le bénéfice est indéniable, et la vocation spécialisée est légitime. Et la rumeur veut que le prochain Nikon Z9h embrasse aussi cette technologie.



Le grand public a droit à la rapidité aussi

Un capteur global reste l'apanage des professionnels pour qui le prix exorbitant de cette technologie est justifié. Les capteurs empilés comme ceux des Nikon Z9 ou Sony A1 ne leur sont pas en reste limitant les bénéfices de rapidité de ces technologies aux plus fortunés. C'était sans compter sur la stratégie agressive de Nikon, qui essaie depuis le lancement de la série Z de satisfaire autant les professionnels que les passionnés. Nikon a lancé à l'occasion de la sortie du Z6 Mk3 un capteur semi-empilé qui peut lire tous ses photosites de haut en bas au 1/69ème de seconde, soit 3 fois plus vite que son prédécesseur et 4 fois plus vite que le Sony A7 IV.

Le capteur est encore plus rapide avec les résolutions moindres de la vidéo. En pratique, de la mémoire vive est intégrée directement à l'architecture du capteur ce qui le dote de cette rapidité. Cela n'empêche pas seulement la déformation des sujets, mais pourvoit l'appareil aussi d'un autofocus plus réactif et d'un viseur avec moins de lag par rapport à la réalité, tout en restant dans une gamme de prix accessible au commun des mortels. Chapeau bas la marque jaune !



Mes optiques sont plus petites et mes zooms plus exotiques

Encore des avancées qui restent invisibles à une grande frange du public. Ceci dit, tout photographe remarquera la masse et le poids réduits des nouveaux objectifs. Pour n'en citer qu'un, le dernier zoom 16-55mm f2.8 Mk2 de Fujifilm a perdu plus d'un tiers de son poids et de sa masse par rapport à son prédécesseur, passant d'un diamètre de filtre de 77mm à 72mm ; au passage il a gagné en homogénéité, piqué et qualité optique. Impressionnant ! En 10 ans, les évolutions dans le design optique sont majeures, notamment le recours aux lentilles asphériques ou en verre à haute densité. Les objectifs sont plus ramassés et plus performants.

Jék el bostagi*

Recherche mémoire désespérément



Michel, Fabrice, André et les autres...

J'étais à la recherche de ma mémoire dont je m'étais éloignée volontairement. Je traversais la rue du Midi lentement. Je commençais ma première halte par la boutique de Michel. Il avait une tête de fouine et refusait tout simplement de vendre. J'avais beau insister, il n'en avait que faire. Il vendait ses cartes à « l'humeur », à la « tête du client ».

Parfois, il me donnait accès à ses albums de cartes anciennes, la plupart du temps j'essuyais un refus dont j'ignore encore les raisons aujourd'hui. Je le soupçonnais d'être un vrai pingre, qui ne voulait jamais passer à côté de ses trésors. Il était collectionneur sans le savoir, conscient de la qualité des images qu'il possédait et dont il ne voulait pas se départir. Michel était à l'abri de l'argent... À quelques 300 m se trouvait « la boîte à cartes postales ».

Ce commerce a disparu aujourd'hui, faute de repreneurs. Je prenais plaisir à discuter avec Fabrice. Son magasin était un réduit de 4 m². Un comptoir lilliputien barrait tout passage intérieur.

(*) Le facteur est là.

Il était toujours assis à gauche du comptoir, en couverture d'un énorme coffre-fort, qu'il cachait de sa haute stature. Flairant le bon pigeon, il m'ouvrait ses albums et tentait de me confondre en me proposant des cartes algériennes en lieu et place de cartes tunisiennes que je réclamaï. Petit à petit, un climat de confiance s'était installé entre nous. Cependant, j'étais intrigué par le contenu de son coffre-fort.

La boîte de Pandore

Ma continuelle insistance avait fini par le faire craquer. Prenant une vieille clé grinçante, il l'avait ouvert. J'avais pu admirer des piles de cartes des plus grands illustrateurs. J'étais transporté en les effeuillant comme savent le faire les collectionneurs. La pile installée en tas, sur le haut du buste, la main gauche tenait fermement les cartes, pendant que la droite les effeuillait à grande vitesse en les couchant les unes sur les autres. J'avais acquis cette dextérité au fil du temps. Il y avait de tout : Bilibin, Asti, Corbella, Kempf, Tafuri, Mauzan... Des cartes rares, c'était féérique !

Les grands maîtres de l'Art nouveau. Devant mon étonnement grandissant, Fabrice m'avait tendu une nouvelle pile composée des grandes séries illustrées des ateliers viennois. J'admire enfin les travaux de la Wiener Werkstätte édités en 1907.

Ce mouvement était né grâce aux efforts des designers autrichiens Koloman Moser et Joseph Hoffmann en 1903. Il regroupait des artisans, des artistes, des architectes qui avaient décidés de faire scission afin de rejoindre le mouvement artistique Jugendstil, lancé en Autriche en 1897 Les cartes défilaient : Mehla Koehler, Alfons Mucha, Schiele, Basch, Kokoschka, Jung, Diveky... Je lui tendis ses cartes en retour. Il refusait de s'en séparer. C'était l'argent de sa retraite qu'il disait ! Je quittais Fabrice ravi, en apesanteur. Je traversais la rue du Midi pour rejoindre mon magasin préféré. Celui d'André qu'il tenait en association avec sa femme. C'était un fouillis indescriptible ! Des cartes postales anciennes sculptées en montagnes. Deux chaises défoncées tournées vers ce fatras rappelaient au visiteur qu'il se trouvait chez André et nulle part ailleurs. Il avait des cheveux longs, blanchis par une soixantaine bien tapée, une voix forte catégorique qui venait à bout de toutes indécisions. Il était saoul la plupart du temps. On s'appréciait. Il aimait ma quête naïve de cartes postales anciennes tunisiennes.

Le Roi était là !

Un pays qui valait de l'argent pour lui, sans plus. Je l'appréciais pour l'étendue de sa culture et de sa célérité à exhumer tout trésor, à première demande, dans ce bordel maîtrisé. J'étais en train d'effeuiller mes cartes, quand la porte s'ouvrit soudain. Un grand gaillard l'encadrait. Il se dandinait face à André qui avait quitté subitement son siège, à côté du mien. André était transformé. Il était devenu obséquieux, respectueux, les mains croisées sur son poitrail. Sa tête dodelinait d'avant en arrière en acquiescement constant, servile, répétitif. Il s'était dirigé vers le fond du magasin pour finir par tendre une pile de cartes postales à ce nouveau visiteur.

- Russia... That's all what I have... Il me regarda en pointant de ses yeux ce visiteur, dans un aller-retour incessant. - Demandes-lui un autographe ! me dit-il - Mais c'est qui ? lui dis-je incrédule - C'est le champion du monde des échecs... C'est Kasparov ! J'avais poussé d'une main gauche un petit bout de papier jaune en lui demandant s'il pouvait le signer. Tout sourire, il m'avait demandé mon prénom. Il l'avait ensuite retranscrit phonétiquement, sans chercher à corriger quoique ce soit, sans s'inquiéter de toute justesse. J'ai peine aujourd'hui à reconnaître mon prénom sur ce bout de papier signé par ce grand Maître. Nous étions tout deux collectionneurs, à la quête d'une mémoire confuse, russe et tunisienne.

André est décédé peu de temps après. Je n'ai plus fréquenté la rue du Midi qui avait perdue de son charme. Elle était en manque de mémoire. Un décès annonciateur d'une extinction progressive, inéluctable. Je garde - aujourd'hui - dans un classeur spécial les cartes postales tunisiennes que j'avais achetées chez André. Il était devenu au fil du temps un intrus amical dans ma collection. Il superpose, sa mémoire à la mienne.

Chawki Dachraoui

Histoire de comprendre

La photographie dans l'espace

La photographie de l'astronaute américain Aldrin sur la Lune fut choisie comme la photo du siècle. Le portrait du Che, que nous avons longuement étudié dans notre précédent numéro, porte, lui, le titre de la photo la plus publiée... Nous avons là les deux images les plus emblématiques du XX^e siècle, et curieusement chacune représente un des deux camps politiques qui se sont affrontés de multiples manières... La conquête spatiale fut l'une d'elles.

La photo du siècle

La photo d'Aldrin, ci-contre fut élue en 2001 « La photo du siècle ». Peut-être parce qu'elle est jusqu'à nos jours la photographie la plus publiée sur support papier. Néanmoins, elle est souvent accompagnée de la légende ; *Le premier homme sur la Lune*, alors que cette visière cache le visage d'Aldrin, le second. Même le site Photographie.Com s'est trompé, en ajoutant « Vous avez été 64,28 % à choisir dans le livre « Les 100 photos du siècle » celle des premiers pas sur la Lune d'Armstrong », alors que la mention: date, auteur et employeur ou agence de la photo illustrant l'article est correct : 21 juillet 1969. Neil Armstrong - Nasa.

Mais avant d'arriver sur la lune, l'homme avait déjà mis en orbite terrestre de nombreux satellites et vaisseaux habités. Retour sur une épopée mémorable, celle de la photographie dans l'espace.

Spoutnik...bip bip bip !

Le lancement par les Russes du premier Spoutnik, le 4 octobre 1957, fut un premier choc pour les Américains. Si le président Eisenhower, pourtant militaire de carrière, n'y a vu aucune utilité stratégique possible, le contre-amiral Benett ira jusqu'à le qualifier d'un « morceau de ferraille lancé dans l'espace ».

Le petit Spoutnik ne pouvait évidemment pas, dans l'immédiat, constituer un danger pour la paix mondiale, mais en ce qui concerne la propagande, le but fut atteint d'une manière magistrale. Le monde entier des deux côtés du bloc, le mur de Berlin n'était encore qu'un virtuel rideau de fer, salua la performance de ce bébé émettant de gentils bip-bip.

John F. Kennedy, élu en 1960 et qui pris ses fonctions l'année suivante, subi un second affront beaucoup plus humiliant que le premier. Le 12 avril 1961, Khrouchtchev annonce, après une heure de révolution autour de la terre sur les 108 minutes prévues du vol de la capsule Vostok 1, que l'Union Soviétique a envoyé un homme dans l'espace. La Place rouge fut envahie par une foule enthousiaste, la Pravda du lendemain titre en grosses lettres cyrilliques « Le plus grand événement de l'histoire du monde » mais pas de photographies de l'exploit, juste le portrait de Youri Gagarine et des photographies de son accueil par les officiels lors de son retour triomphal. Le très sérieux New York Times essaya tant bien que mal de tempérer cette prouesse : « Cet exploit marque plus le triomphe de l'esprit que celui d'un pays ». Seront-ils aussi universalistes en 1969 ?



Il faudrait visiter la galerie d'images du site web de la NASA, pour trouver le brut de scan de la prise de vue archivée sous le matricule AS11-40-5903. Neil Armstrong a failli rater son cadrage. Pour marquer la limite effective de l'image, nous avons inséré en filigrane un cadre blanc. Les techniciens de la NASA ont pu remédier à ce décalage en grignotant sur la partie noire, qui est en fait la marge séparant deux prises de vue, pour produire une photographie « bien cadrée » avec plus d'espace tout autour du sujet.

Qui sera le premier ?

Des archives soviétiques devenues récemment publiques révélèrent que Youri Gagarine ne fut pas le meilleur candidat pour cet exploit, German Titov était, de loin, plus compétitif. Khrouchtchev aurait éliminé Titov le fils d'instituteurs, donc d'intellectuels selon lui, au profit de Gagarine dont le père charpentier serait le symbole même des idéaux de l'U.R.S.S. ; pur produit du prolétariat.

D'ailleurs, nous citons un dilemme tout aussi politique qui se présenta aux Américains lors des préparatifs de la mission Apollo XI et qu'ils durent résoudre. En fait, d'autres raisons furent évoquées pour l'éviction de Titov pour cette première mission. On raconta que les deux hommes, arrivés ex aequo dans tous les tests ont subi une expérience bizarre afin de les départager. On leur administra, à leur insu, des cachets qui provoquent inévitablement des maux de tête. L'épreuve consistait à tester leur loyauté. Si Gagarine n'hésita pas à décrire par le menu détail son malaise, Titov, voulant coûte que coûte être du voyage, assura aux médecins qu'il se portait à merveille. Le choix fut donc fait au profit du plus honnête. Malgré cette « petite cachoterie », Titov deviendra le second cosmonaute à visiter l'orbite terrestre quatre mois plus tard.



La guerre des défis a bien eu lieu

Il a fallu plus d'un mois au président américain Kennedy pour trouver ses mots face non seulement à l'exploit mais aussi, et peut-être surtout, à l'ignorance des services de renseignements américains des préparatifs des Soviétiques. Face à ce double défi, il promit devant le Congrès américain - avec un mélange de sentiments patriotiques bafoués et de challenges technologiques à relever - « de déposer un homme (un Américain évidemment) sur la lune et de le ramener vivant avant la fin de la décennie ». À défaut d'avoir été les premiers dans l'espace, la N.A.S.A. s'est vu dans l'obligation d'être avant tout le monde sur la Lune. Mais contrairement aux soviétiques, qui n'ont pas su profiter du vol de Gagarine pour ajouter à la propagande les illustrations ; ils n'avaient diffusé que des portraits « terrestres » de leur héros, les Américains, eux, ne vont rien laisser au hasard. La machine de la Star System de Hollywood fut exportée en orbite en attendant le grand show de la conquête de la Lune. Mais le but se révéla difficile à atteindre. Malgré la multiplication, en cinq ans, du budget de la N.A.S.A par dix et l'enrôlement de pas moins de 20000 entreprises et des meilleures ressources humaines du pays dans tous les domaines, les experts estimaient en 1963 que la chance pour que la promesse de Kennedy soit tenue avant la fin de la décennie est de seulement une sur dix ! Entre temps, les russes ne chômèrent pas. En 1964, ils envoyèrent trois hommes en orbite, puis, en 1966, réalisèrent l'exploit inédit d'envoyer la sonde Luna IX vers la Lune, de la ramener sur terre avec, à son bord, des négatifs de la surface lunaire en gros plan. En mars de cette même année 1966, Luna X devint le premier engin fabriqué par l'homme en orbite autour de la Lune. Apothéose de l'année 1966, le 24 décembre, Luna XIII y aluni.

Le 7 octobre 1959 la sonde soviétique Luna 3 fut le premier engin spatial à transmettre des photographies de la face cachée de la Lune. La détection de la Lune commandait l'ouverture de l'obturateur et le début de la prise de vues. Une fois la série de clichés achevée, la pellicule passe à un laboratoire photo embarqué où elle était successivement développée, fixée et séchée. À la suite d'ordres transmis depuis la Terre, la pellicule était transmise vers le scanner où elle était projetée sur un multiplicateur photo-électrique au moyen d'un tube cathodique. Le point lumineux défilait le long du négatif, le multiplicateur convertissait l'intensité lumineuse traversant le négatif en signal électrique, signal qui était ensuite transmis vers la Terre. La sonde ne retransmit que des clichés de mauvaise qualité, mais par traitement informatique on parvint à produire à partir de ceux-ci le premier atlas de la face cachée.



Version officielle

Préparant leur voyage spatial dans le cadre du programme Mercury, Gordon Cooper et son coéquipier Walter Schirra se mirent à la recherche d'un appareil photographique - tout comme le ferait n'importe quel touriste se préparant à un voyage - qui soit en mesure de satisfaire les exigences d'un voyage en apesanteur et dans une cabine minuscule. À l'époque, la N.A.S.A. n'avait pas encore de service photographique. Ils portèrent finalement leur choix sur un Hasselblad 500 C qu'ils achetèrent dans un magasin à Houston au Texas. Cette version des faits, rapportée par la revue L'Officiel dans son numéro N° 172 de mai 1969, est en totale contradiction avec l'énoncé d'un document de la N.A.S.A. sur la photographie dans l'espace intitulé « Photography Equipment and Techniques ».

Version officielle

Dans ce document officiel, on peut lire : « *La photographie n'était pas une des priorités des deux premiers vols orbitaux, l'essentiel résidait dans la conduite du vaisseau. Toutefois, l'astronaute John Glenn avait un Ansco AutoSet, appareil photo de série qui a subi de légères transformations. Cet appareil n'était pas très pratique à manier lorsqu'on porte des gants très volumineux. L'autre problème résidait dans l'impossibilité d'utiliser le viseur de l'appareil avec le casque de l'astronaute. On lui adjoignit une poignée pistolet pour faciliter sa prise en main et une manivelle disproportionnée d'avancement du film. Enfin, l'automatisme de l'exposition a libéré l'astronaute de la manipulation des bagues d'ouvertures et de temps de pose... Pour la première mission on utilisa un film négatif couleur, qui supporte mieux les écarts de lumière que les inversibles* ». Plus loin, on apprend que pour les besoins de la mission Mercury VII, on continuera à utiliser le format 135 mm mais avec un autre matériel ; le Robot muni d'un objectif d'une ouverture de f/0,95, afin de pouvoir photographier les lieux les plus faibles.

D'après le même document, le cahier de charge de ce que devrait être un matériel photographique de l'espace fut rédigé par un comité de la N.A.S.A. Des commandes manipulables par des gants, une qualité mécanique et optique irréprochable, la possibilité de changer et de décharger un film en cours de prise de vue. Une résistance à des très importants écarts de température et d'humidité. Les techniciens de la N.A.S.A. trouvèrent que le Hasselblad 500 C avait le profil idéal pour les missions spatiales puisqu'il répondait pleinement à toutes les exigences et les contraintes. La revue L'Officiel avait-elle un peu trop romancé les informations officielles ?

Le Hasselblad 500 C

Appareil très robuste constitué de 600 pièces (pas une de plus), il fut soumis avec succès à une batterie de tests digne du Guinness book des records ! Après 200.000 déclenchements (soit 16666 bobines de format 120, d'une longueur totale de 12749,45 m !), les techniciens avaient noté que le ressort de l'obturateur s'était rompu après 26.000 déclenchements, 3.300 films après cet incident, ils ont dû changer les lamelles de l'obturateur.

Un pignon a même pu résister encore à 150.000 déclenchements. Les techniciens de la firme Hasselblad ont conclu leurs tests en rappelant qu'un appareil sorti de leur usine ne tomberait jamais en panne s'il est révisé tous les 5.000 déclenchements comme il est indiqué dans la garantie.

Le même appareil qui a subi cette épreuve fonctionne encore dans les années 2000, comme d'ailleurs le premier 500 C livré en 1949 et offert au Club Photo de la firme Hasselblad. Le 500 C permet aussi un chargement en cours de prise de vue par des dos ayant des films de différents types ; noir et blanc, inversible couleur et infrarouge contrairement aux boîtiers 135. Le 500 C est construit dans les usines Victor Hasselblad en suède et vendu dans le commerce. Mais à partir du vol Apollo VIII, les équipages furent équipés du boîtier 500 Electric EL et d'objectifs spéciaux conçus et assemblés spécialement pour la circonstance.



Le premier satellite suédois

L'astronaute Michael Collins fut en 1969 le troisième homme de la mission Apollo XI. Resté en orbite dans le module de commande, il ne mit jamais les pieds sur la lune comme le croient certains médias. Trois ans auparavant, lors d'une sortie orbitale à bord de la capsule Gemini X, il perdit son Hasselblad SWC - le boîtier de service muni d'un objectif grand angulaire - devenant ainsi le premier appareil photo satellisé !

Quelques jours plus tard, la firme Hasselblad choisit comme slogan d'une de ses publicités : « Premier satellite artificiel suédois, un Hasselblad SWC ! ». Interrogé, Victor Hasselblad précisa : « Ce n'est pas notre compagnie qui a fabriqué la courroie », celle reliant l'appareil à la combinaison de Collins.



The launch of the first Swedish satellite.

We have the Americans to thank. They have used Hasselblads on every manned space flight. And on the whole, apart from those which they have left on the Moon, they have taken very good care of them. One astronaut, though, was unlucky enough to drop his Hasselblad. He was walking in space at the time, and it went into orbit around the earth. Like all our satellites, it had taken a year to build and it had undergone 2000 rigorous tests. But, three years later, it burst up as it entered the atmosphere, and so ended the Swedish space programme. However, we are still building satellites very much like it, to the same high standard. They are available in all good photographic shops. **HASSELBLAD**

Le Hasselblad Electric 500 EL

Le nouveau boîtier désigné par ce nom de code Electric 500 EL ne comporte pas de viseur, inutile sachant la visière bombée des scaphandres.



Il a fallu aussi revoir l'ergonomie des commandes ; les bagues de mise au point et de l'ouverture ainsi que le déclencheur ont été redessinés afin d'être manipulables avec les mouffles portées par les astronautes. Le cœur même des boîtiers fut aussi revisité, puisqu'il fallait obtenir des images calibrées utilisables en tant que documents

scientifiques. On leur a donc adjoint une plaque de verre réticulée, placée devant la fenêtre du dos porte-film, comportant des repères en croix, visibles sur toutes les photographies. La distance entre deux croix était tellement précise que la

tolérance ou l'écart d'erreur ne devait pas dépasser 2 microns (0,002 mm). Lors d'une prise de vue, ces croix étaient automatiquement reproduites sur le film permettant de connaître, par une formule intégrant focale et distance de mise au point, la taille absolue et relative des objets photographiés.

En outre, pour éviter les étincelles intempestives dû à la friction du film sur ses rails de guidage, la firme Hasselblad a trouvé une solution d'une grande ingéniosité. Ses ingénieurs ont installé sur les boîtiers 500 EL des rails en verre qui évacuaient l'électricité statique produite sur la plaque réticulée, enduite elle aussi d'une mince couche de métal, jusqu'à des plots en argent. Tout ce dispositif était conçu et appliqué aux appareils photos afin qu'ils ne puissent produire un départ d'incendie. Un appareil photo de l'espace devait donc subir des tests dans des ambiances extrêmes, l'oxygène pur des cabines, le vide des sorties orbitales, ou l'exposition à des variations brutales de températures. L'Hasselblad 500 EL fut imaginé et construit pour supporter, tour à tour ces épreuves. Même pour les modèles commerciaux, les chargeurs qui pouvaient contenir au maximum un rouleau de 24 vues, entraînant une trop grande fréquence de chargement-déchargement de dos, ont été redessinés afin qu'ils puissent contenir des rouleaux de 200 vues en noir et blanc ou 160 en couleur. Cette prouesse a été possible aussi en demandant à la firme Kodak et General Aniline & Film Corp. de fournir à la N.A.S.A. des films d'une épaisseur plus fine. Avec pour résultat, un enroulement sur leur axe d'un même diamètre que celui d'un film normal.

Programme Mercury

En 1963, Gordon Cooper clôtura le programme Mercury en effectuant un vol de 34 heures, battant le record de durée de l'époque. Au cours des 22 révolutions qu'il fit autour de la Terre, il eut le temps de prendre de nombreuses photos. Le service photographique de la N.A.S.A. qui a débuté fort modestement, s'agrandit de plus en plus. Ce service fut, entre autres, chargé, en plus de se procurer des appareils photographiques appropriés, de développer les films exposés, mais que les programmes des missions photographiques confiées aux astronautes furent mis au point par d'autres départements de la N.A.S.A.

Un grand service photo

La NASA contacta différentes institutions susceptibles de s'intéresser, pour des raisons diverses, aux photographies dans l'espace et, de cette manière, elle finit par être en mesure d'élaborer des programmes de travaux photographiques pour les astronautes à partir du vol Gemini IV. Le 3 juin 1965, Edward White fut le premier astronaute américain à effectuer une sortie extravéhiculaire en plein vol. Son collègue, James A. Mc Divitt, ne cessa de le photographier et, quelques semaines plus tard, ces images d'une netteté et brillance remarquables, ont été publiées dans des milliers de périodiques à travers le monde et admirées par des millions d'êtres humains. Avec Edward White vêtu de son scaphandre blanc, en toile de fond le bleu des océans, ses photos sont incomparablement meilleures que celles de Leonov tristement pâles. Sauf que les photographies en noir et blanc d'Alexis Leonov ont été réalisées deux mois plutôt depuis la capsule Vostok-2. Les prouesses accomplies dans le domaine photographique semblent plus marquantes que les exploits technologiques.



À gauche, Alexeï Leonov lors de sa sortie de la capsule Voskhod 2, le 18 mars 1965, image tirée d'un film de la caméra disposée à l'extérieur de la capsule. À droite, Edward White lors de sa sortie de la capsule Gemini IV, le 3 juin 1965 photographié par Mc Divitt.

Il n'y a pas photo

C'est récemment que les russes sont revenus sur leur exploit par le biais du film *Spacewalker* produit en 2017. Dimitri Kiselew, le réalisateur, retrace les péripéties d'un épisode de la conquête spatiale depuis le point de vu russe. On y apprend que les autorités russes avaient appris que les américains préparaient la sortie extravéhiculaire d'un de leur astronaute du programme Mercury, et qu'il fallait coûte que coûte les devancer. On apprend aussi que les images que l'on avait distribué aux médias soviétiques, dont celle publiée ci-dessus, n'est pas une photographie prise par Pavel Beliaïev, le coéquipier de Leonov, mais un photogramme issu d'un film pris par une caméra disposée à l'extérieur de la capsule que Leonov à détaché de son support avant de réintégrer la capsule. Leonov n'a pris aucune photographie lors de sa sortie car il n'a pu extraire l'appareil photo de sa poche à cause de la taille de ses gants qui se sont dilatés lors de sa sortie.

Mission : repérage

Les astronautes de la mission d'Apollo VIII ont pris des photos des sites d'allunissage possibles durant les dix orbites autour de la Lune. Ils réalisèrent à la verticale du sol lunaire des photos destinées à une reconstitution stéréoscopique de la surface lunaire. Pour cette opération, Frank Borman commença à orienter la cabine spatiale de façon que son nez soit pointé directement vers la Lune. Puis un Hasselblad commandé électriquement par un intervalloètre prit une vue toutes les 20 secondes. Du seul fait du déplacement de la cabine, chaque point fut ainsi photographié sous un angle différent, permettant une reconstitution stéréoscopique ultérieure.

Mission : cartographier la Lune

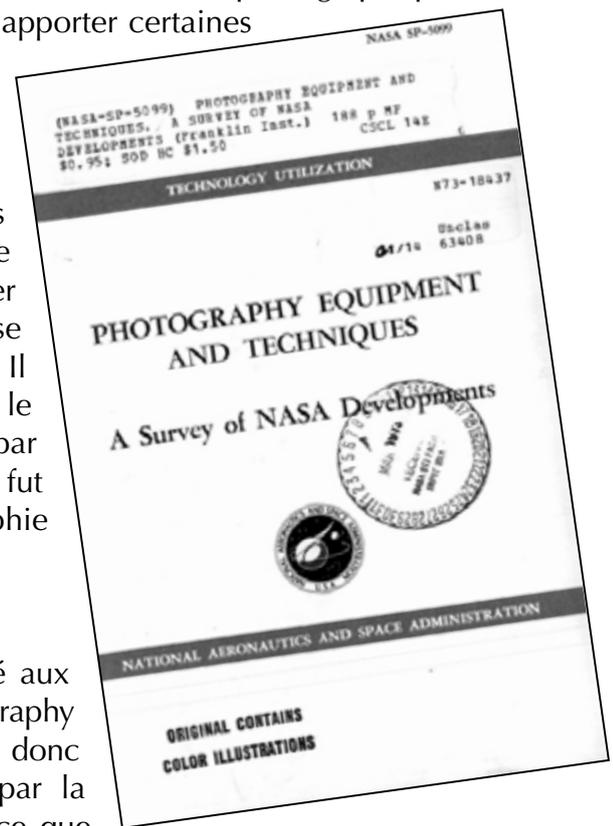
L'émulsion employée, le SO-121, en raison de son très haut pouvoir de résolution, a permis de réaliser des images d'une précision inouïe sur lesquelles les détails les plus fins sont visibles. Ces photographies ont été nécessaires pour choisir le futur point de débarquement sur le sol lunaire. Pendant leur retour, la Terre a de nouveau été photographiée au moyen de l'Ektachrome 80-368. Puis, arrivés à une altitude de 12 300 kilomètres, les astronautes ont rangé tout leur équipement, chargés de mille photos de la Lune dont 400 en couleurs. Quelques jours après leur retour à terre, de nombreux spécialistes se penchèrent sur les photographies. Les géologues, par exemple, furent absolument fascinés par la qualité des images de la Terre. Les médecins de la N.A.S.A. d'après les films, ont pu étudier pour la première fois le comportement des astronautes vivant dans une cabine en apesanteur hors des limites de l'espace terrestre.

Il faut sauver les photos d'Anders !

Lors cette mission, Anders, mandaté pour faire uniquement des photographies en noir et blanc, fut épuisé au point de s'endormir. Juste avant, il avait branché son appareil pour qu'il puisse fonctionner automatiquement. L'ouverture du diaphragme avait été réglée à $f:1/2,8$ alors que selon les moments, il fallait plutôt $f:1/5,6$ ou $f:1/8$, les experts de la N.A.S.A. ont pu sauver ces films surexposés en leur appliquant un traitement spécial en variant température des produits chimiques, taux dilution et durée du traitement. Le programme de travail des astronautes était si chargé que parfois les grosses erreurs deviennent courantes, le même Anders s'est trompé d'émulsion en chargeant un Hasselblad. Les expositions se trouvèrent fausses de dix diaphragmes. Il n'était plus question cette fois d'un développement sur mesure, l'erreur commise dépassait la marge d'erreur permise, mais les spécialistes de la N. A. S. A. purent sauver le film en mettant au point un nouveau révélateur !



Pour la N.A.S.A. il était hors de question de perdre des photos. Le service photographique de la N.A.S.A. pensait aux futurs vols et envisageait d'apporter certaines modifications aux matériels. Tout voyageur ayant oublié son appareil photographique à la maison sait à quel point il est difficile de raconter, plus tard, ce qu'il a vu au cours de son voyage. C'est exactement ce qu'éprouvèrent les premiers astronautes américains lorsque, après leur amerrissage, il leur fut demandé de donner un compte rendu de leur vol. Comment trouver les mots appropriés pour décrire la vue merveilleuse embrassant les côtes ? Les mers et les continents ? Il faut donc faire le nécessaire pour réussir à rapporter le maximum de belles photographies. Ceci sera possible par un apprentissage de la photographie. Un document fut alors rédigé en ce sens, le premier cours de photographie spatiale est né, celui que nous évoquons plus haut !



Le manuel de l'astro-photographe

Le document sur la technique photographique destiné aux équipages des missions spatiales intitulé « Photography Equipment and Techniques » est digne d'être lu. Je l'ai donc téléchargé, enregistré puis étudié. Je fus abasourdi par la somme d'informations et le haut degré de connaissance que les astronautes devaient assimiler. Ce manuel débute par la description de tout le matériel photographique embarqué. Il continue par un chapitre intitulé « Engineering Photography », cours de photographie appliquée à la recherche. Photographie sous contraintes mécaniques des pièces en mouvement, décomposition de mouvements rapides etc. Puis un chapitre sur les films photographiques, leurs caractéristiques, leurs domaines d'application, leur sensibilité chromatique, leur rendu des tons, le contraste, la sensibilité, expliqué scientifiquement dans un langage précis et concis. Le chapitre sur le procédé argentique, commençait par une solide présentation de la théorie physico-chimique. Et le numérique ? Nous sommes en 1969 et il n'existait pas encore ! Le chapitre suivant aborde les processus, en termes simples, les différentes phases techniques. À distinguer du procédé, qui n'est rien d'autres que le concept général. Les techniques du noir et blanc et de l'inversible couleur sont analysées en détail ; diagramme et courbes à l'appui. D'ailleurs, la courbe sensorimétrique est expliquée en détail, illustrant l'interaction entre l'exposition du film, lors de la prise de vue (la quantité de photons qui l'a impressionnée) et son développement (durée du développement, sensibilité résultante), d'où le pouvoir de résolution, l'accutance et le contraste du film. Même la notion d'image latente, qui n'a peut-être pas à être analysée en profondeur pour des astronautes qui n'ont qu'à déclencher, est longuement commentée.

Le savoir du photographe

Annexé au manuel, un lexique reprend tous les termes utilisés. Des centaines de pages à lire. J'ai intentionnellement donné la liste de ce qu'un astronaute devrait apprendre avant de réaliser une prise de vue. Armstrong ou Aldrin devaient-ils nécessairement connaître les courbes caractéristiques des différents films utilisés ? Le fait qu'ils apprennent l'existence d'une hibernation de l'image entre sa réalisation et son développement, ce que l'on dénomme par image latente, fera-t-il d'eux de meilleurs photographes ?

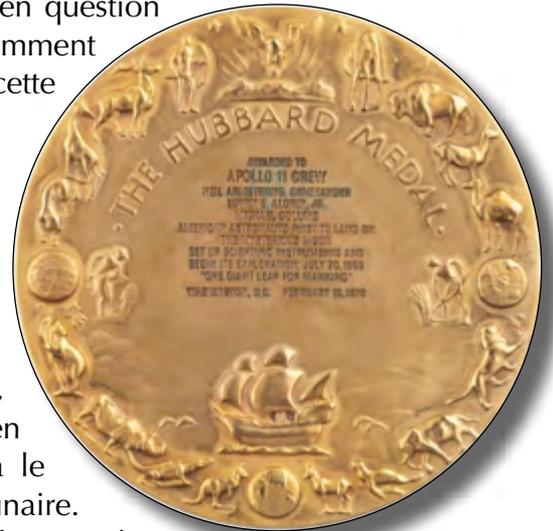
Le processus photographique est une suite de causes et d'effets, la moindre défaillance dans un des chaînons se répercute sur les suivantes. N'oublions pas que ce sont des ingénieurs, capable de retenir un volume inhabituel de données, de les extrapoler et de les recouper avec d'autres informations.

Les Américains, comme pour toutes les nations d'ailleurs, voient l'histoire du monde depuis leur propre point de vue. Dans une courte introduction historique, les auteurs du manuel rappellent que c'est l'Américain C.W. Black qui, en réalisant le 13 octobre 1860 une photographie depuis un ballon d'une hauteur de 1200 pieds (360 mètres environ), devient le pionnier de la photographie aérienne. La photographie en question montre la ville de Boston. Ignoraient-ils, ou avaient-ils sciemment omis, que c'est le Français Nadar qui fut le pionnier de cette technique deux ans auparavant ?

Remake d'un duel

Comme le firent, des années auparavant, les Soviétiques, les Américains soumièrent des dizaines de candidats à des centaines de tests afin de sélectionner les trois hommes qui formeront l'équipage d'Apollo XI. Deux arrivèrent ex aequo, avec un léger avantage pour Edwin Aldrin dit Buzz, colonel de l'armée de l'air, et Neil Armstrong, ingénieur en aéronautique. Mais il fallait décider qui d'entre eux sera le commandant de la mission et foulera en premier le sol lunaire.

La question fut probablement tranchée en très haut lieu, sûrement à la Maison Blanche. Son locataire, Richard Nixon, décida que le premier homme à mettre le pied sur le sol lunaire serait un civil. Il est vrai que l'image d'un militaire plantant le drapeau américain sur la Lune véhiculera un message hégémonique.



Rappelons encore une fois le contexte politique. En 1969, l'affrontement entre le Monde Libre et le Bloc Soviétique ne s'apaisait pas et cette guerre du Viêt-Nam enflammait une virulente contestation dans les campus américains. Alors il est préférable que le premier homme sur la Lune soit l'héritier pacifique de sir Edmund Hillary vainqueur de l'Everest, plutôt que de Christophe Colomb conquérant ou d'un Hernan Cortés victorieux mais sanguinaire. D'ailleurs, l'équipage d'Apollo XI reçut la Hubbard Medal de la National Geographic Society, dans la pure tradition des grandes explorations du début du XXe siècle.



Le portrait de Buzz Aldrin par Neil Armstrong fit la couverture et la manchette de milliers de revues et journaux depuis l'été 1969. Elle serait le symbole même de la mission. Mais souvent la légende l'accompagnant mentionne le nom d'Armstrong comme sujet et rarement en tant qu'auteur !

Une phrase à retenir et un discours à oublier

Dès qu'Armstrong met pied à lune, il prononce une phrase, qui n'existe dans aucun document pré-vol de la N.A.S.A., car elle est censée être fruit de l'émotion du moment et témoignage sur le vif. Qui peut se douter un seul instant que la N.A.S.A., avec ces milliers d'experts de toutes spécialités, ait laissée à la convenance d'un seul individu la formulation d'une phrase dont le poids est historique et la portée universelle ? Il est fort probable que les mots furent choisis avec une grande attention, afin que depuis Mar Tranquilitas, l'image de l'Amérique soit à la fois celle d'un pays superpuissant tout en étant porte-voix de tous les autres. Le célèbre malentendu né de la mauvaise transmission de la voix d'Armstrong qui aurait dit : « *Un petit pas pour un homme (et non pour l'homme), un grand bond pour l'humanité* » n'a pas été définitivement tranchée. Même la transcription des dialogues Houston - Mer de la Tranquillité maintient le statu quo : « *That's one small step for (a) man, one giant leap for mankind* », en mettant entre parenthèses le (a) controversé. Armstrong avoue que cet instant ne fut pas pour lui, contrairement à ce que nous serions en droit de croire, le moment le plus intense. Pilote depuis l'âge de quinze ans, il a été surtout ému lors de la phase de descente, à l'instar de l'atterrissage d'un avion - phase la plus délicate et dangereuse d'un vol - qui l'a le plus impressionné. Armstrong ayant dû alunir le L.E.M. manuellement puisque l'ordinateur de bord, saturé de données, fut déclaré hors service.

La mission réussie on escamota d'autres paroles qui n'était plus de circonstances. En effet les conseillers de Nixon ont préparé un discours au cas où le L.E.M. (la capsule qui s'est posé sur la Lune) ne réussira pas à repartir vers la terre. Il aurait alors conclu son discours par : « *Tout être humain qui lèvera les yeux vers la Lune saura désormais qu'il existe un point du monde faisant à jamais partie de l'humanité* ».

Fin de partie

Une fois que les Américains ont battu les Soviétiques à plate couture, ils se sont désintéressés de la Lune. Dans une des rares interview donnée, Armstrong confirme que la compétition avec les russes : « *fut d'une importance cruciale dans notre succès, parce que sans cette concurrence entre les nations nous n'aurions pas eu l'enthousiasme des gens et l'argent nécessaire pour financer le programme* ». Ce projet est emblématique d'une situation que nous avons tous vécue, faut-il être derrière ou devant l'appareil photo ? Comme Aldrin le sujet ou tel Armstrong le photographe ? Dilemme cornélien. Certes c'est Neil Armstrong, en plus d'avoir été le premier sur la Lune, qui est l'auteur en tant que photographe amateur (beaucoup plus que cela au vu du manuel qu'il avait lu) de la photo la plus publiée au monde, néanmoins elle montre E. Aldrin. La réponse est dans la photographie. Neil Armstrong a tout raflé, il fut non seulement le premier homme sur la lune et l'auteur de la photographie la plus célèbre et la plus publiée, il se paye en plus le luxe d'y figurer, bien que conséquence inévitable. En effet en se rapprochant un peu plus on le voit réfléchi dans la visière du casque d'Aldrin.



D'ailleurs, l'un des buts de la mission fut de réaliser le plus grand nombre de photographies, et celles qui ont été depuis des best-sellers, faisait partie d'une liste prioritaire. La photographie demeure, bien souvent, une preuve irréfutable qu'un événement a bien eu lieu. La preuve...voici la photo ! Les images rapportées par la mission Apollo XI demeurent jusqu'à nos jours les photos les plus publiées. Aldrin, portraituré par Armstrong, saluant solennellement le drapeau américain ou l'empreinte sur le sol poussiéreux de la Lune par les pas des deux astronautes, on verra plus tard lequel, ont battu tous les records de publication.



Dès les missions Gemini, les équipages furent intensément entraînés au maniement des appareils photos et à la prise de vue, pour réaliser une liste prédéfinie de photos. Tout était listé, minuté, commandé. Aldrin déclara dernièrement : « Cessez de mythifier ce voyage (Apollo XI) ! Nous étions assistés, conseillés, pris en charge. Tout était planifié, contrôlé jusqu'au moindre détail ».

Du sens propre au sens figuré

Les deux autres photos commanditées en priorité par leur employeur furent l'empreinte du pas et le salut le drapeau américain. Nous avons pu retrouver la légende officielle de la première: « Edwin Aldrin, astronaute de la mission Apollo XI photographie son pied et son empreinte sur le sol lunaire, photographie faisant partie de l'étude de la nature du sol lunaire et l'effet de la pression sur sa surface. La poussière se compacte facilement sous le poids de l'astronaute produisant un bas-relief, copie parfaite des bottes. Cette particularité est caractéristique des matériaux fins et arides ».

Réalisée dans un but scientifique ; l'étude des caractéristiques du sol lunaire, cette photo a acquis depuis un autre niveau de compréhension, historiquement erroné puisque ce n'est pas le premier pas, passant du sens propre au sens figuré. Elle fut, relativement moins publiée que les autres photographies, parce qu'il y avait un travail mental à faire pour la comprendre et ne pouvait donc pas devenir universellement diffusée.

Douze hommes heureux

Aujourd'hui, la Lune n'est pas complètement déserte, énormément de matériel gît encore sur sa surface, y compris les douze appareils photos, préalablement déchargés, abandonnés là en signe de passage de leurs utilisateurs. Peut-être en contrepartie des 382 kilos de roches lunaires ramenées. Le dernier Hasselblad a été délaissé le 14 décembre 1972 par Gene Cernan, dernier terrien sur la Lune. Pendant les 257 heures de promenade lunaire, 17000 photos ont été réalisées par douze photographes.

C'est à partir du XVII^e siècle que l'on a commencé à donner des noms aux différents reliefs de la Lune. Hevelius, Riccioli et Grimaldi furent, tour à tour officiers d'état civil de la Lune. La Lune, on le sait depuis Galilée, est constituée de cratères, de mers, même si elles sont tristement sèches, et de montagnes. Ces astronomes se sont convenus de donner aux mers des noms de qualités humaines ou de phénomènes météorologiques comme : Mare Serenitatis, Mare Vaporum, Mar tranquilitas..., aux montagnes, des noms de grands massifs terrestres : Montes Carpatu, Montes Apenninus..., et les cratères des noms de savants, d'artistes, de philosophes, et d'écrivains décédés : Copernicus, Ptolemaeus, Alhazani (nom latinisé de Abou Ali Hassen Ibn Al Haytham).

Cette règle fut mise à mal dans les années cinquante quand les Soviétiques avaient visité, par l'intermédiaire de la sonde Luna X, la face cachée de la Lune. Ils avaient dressé une liste d'inspiration bolchévique des reliefs qu'ils furent les premiers à découvrir. L'Union Internationale de l'Astronomie avait réagi en décidant de normaliser les légendes de l'atlas lunaire et de distribuer les noms à pourvoir équitablement. Mais, en hommage aux explorateurs venus de la terre, douze dérogations furent permises à titre exceptionnel pour des personnes encore en vie. Douze formations géologiques ont été baptisées par les noms des astronautes qui ont foulé le sol lunaire : N. Armstrong, E. Aldrin, C. Conrad, A. Bean, A. Shepard, E. D. Mitchell, D. Scott, J. Irwin, J. W. Young, C. Duke, H. Schmitt et E. Cernan.

Contre mauvaise fortune bonne moisson de photographies

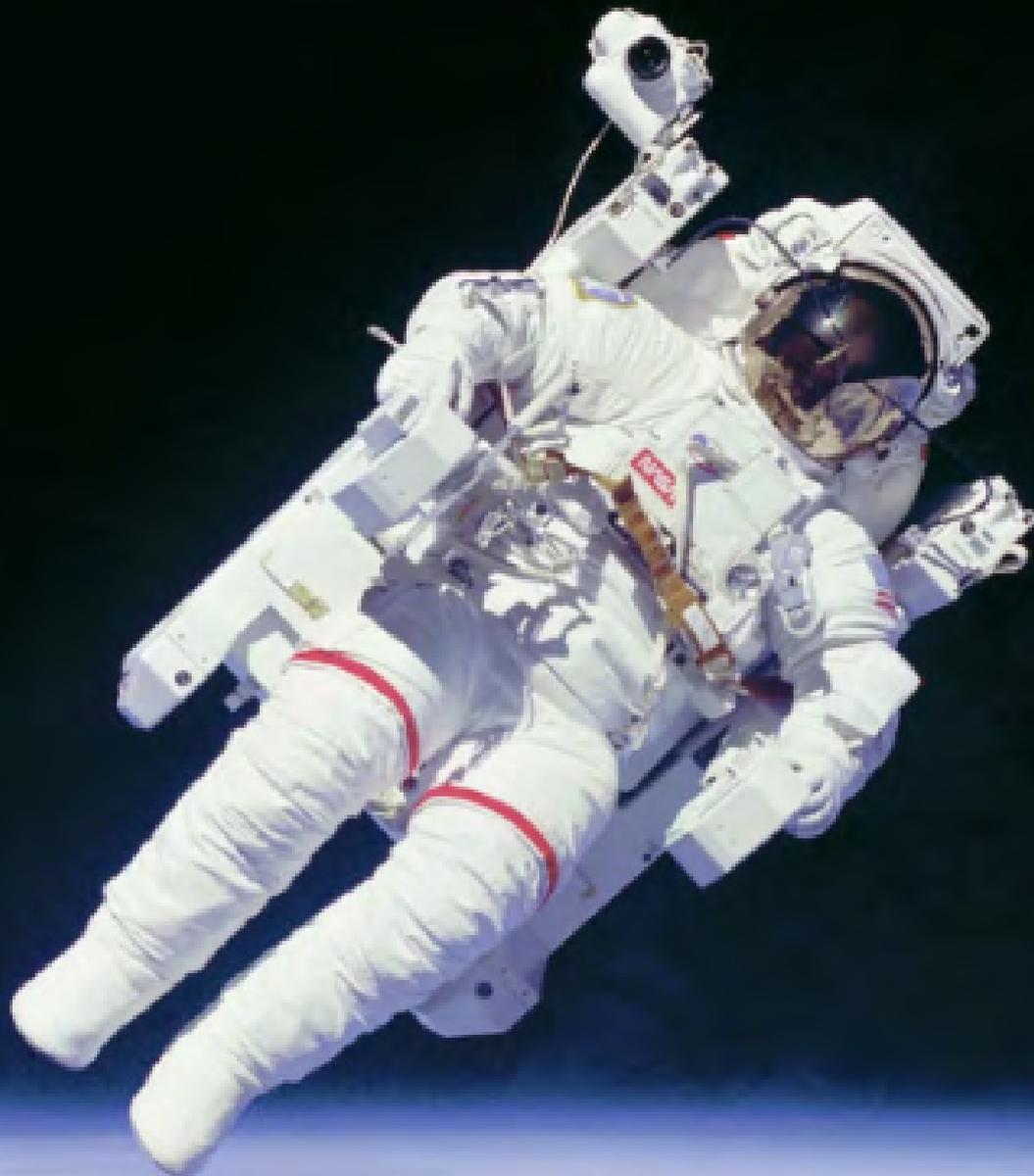
En février 1984 lors de la IV^e mission de Challenger, la N.A.S.A. échoua à mettre en orbite deux satellites de communications, Palapa, l'indonésien et Westar 6, l'américain. La N.A.S.A. dû payer des centaines de millions de dollars en dommages et intérêts à leurs propriétaires. En attendant la fenêtre suivante, pour retourner sur terre, moment idéal correspondant aux prévisions météo, les astronautes furent invités à appliquer ce qu'ils avaient appris en photographie ; reportage au Fish-eye (objectif ayant un angle de champ supérieur à 120°) à l'intérieur de l'habitacle, prises de vues de quelques régions de la terre avec des films infrarouge et exercices de photogrammétrie.

Si ces photographies n'étaient pas franchement spectaculaires, celles de l'E.V.A. (Extra Vehicular Activity) opérée par le Scooter de l'espace, pertinemment dénommé ainsi par les médias, furent, elles, époustouflantes, au point que certains magazines de photographie considèrent ce mois de février 1984 comme la date de naissance de la photographie spatiale. Il est vrai que, prise d'une distance de 100 mètres, l'image minuscule de Bruce McCandless survolant le bleu de la terre, libre de toute attache, est une performance tant astronautique que photographique.

Alors que pendant les missions lunaires d'Apollo les astronautes avaient un Hasselblad fixé sur leur poitrine, l'occupant du scooter de l'espace disposait, lui, d'un Nikon F3, accroché à un mât à droite de son véhicule, commandé depuis le manche de pilotage. L'échec commercial de la IV^e mission de Challenger fut nuancé et même oublié par la diffusion de ces images spectaculaires.

La photographie poursuit son éminent rôle de vecteur de promotion irremplaçable de l'exploration spatiale, l'aventure continue vers Mars et peut-être au-delà !

Hamideddine Bouali



Bibliographie

L'Officiel N° 172, mai 1969

Photo N° 19 avril 1969

Information et Documents N° 280-15 juillet 1969

Photo-ciné-revue, octobre 1969

Plaquette éditée par la NASA au retour de la mission Apollo XI

Le Point N° 163- 3 Nov. 1975

Photo-ciné-revue, Mars 1978

Photo N° 199 avril 1984

Radiocorriere TV du 24-31 mars 1985

Le Monde samedi 23 août 1997

National Geographic, Vol 195, N°6 juin 1999

Historia N° 641 mai 2000

Prospectus publicitaire du Nikon F3 high eyepoint

Sites de la N.A.S.A.

www.history.nasa.gov/alsj/

www.nasa.gov/home/index.html

www.spaceflight.nasa.gov/history/apollo/apollo11.html

www.hq.nasa.gov/office/pao/History/SP-362/ch1.htm

www.hq.nasa.gov/office/pao/History/alsj/apollo.photecnqs.htm

Sites à propos de l'appareil photo Hasselblad

www.hasselblad.se/company/HBSpaceFirst.asp

www.lpi.usra.edu/expmoon/Apollo11/A11_Photography_cameras.html

Évasion !



Avant reçu une cinquantaine de propositions pour le thème *évasion*, et vu que nous voulons garder un magazine aux proportions raisonnables, nous avons estimé qu'il faudrait bien appliquer une sélection, subjective sans être arbitraire, afin de ne garder que ce qui semble à nos yeux, les couples textes-images les plus fortes et pertinentes. Les propositions retenues occupent tout le champ de définitions du terme *évasion*, tel qu'il est retenu par le dictionnaire de référence, celui de l'Académie française.

Évasion, nom féminin. Étymologie : XVe siècle. Emprunté du latin chrétien *evasio*, de même sens, dérivé de *evadere*, « évader ».

1. Le fait de s'évader, de s'échapper d'un lieu où l'on est retenu prisonnier. Tenter une évasion. Favoriser l'évasion d'un captif. Les évasions célèbres.
2. Fig. Action de se soustraire aux contraintes, aux ennuis, à la monotonie de l'existence. L'évasion par la lecture, le rêve. Ressentir un vif besoin d'évasion.

La question qui s'est posé, était de savoir s'il fallait classer les propositions retenues selon un les usages donnés par la définition ou alors mettre en ordre les textes et les images en respectant l'ordre alphabétique des noms, ou prénoms, des auteurs. Puis on s'est dit qu'il vaut mieux disposer les propositions d'une telle manière que le lecteur puisse avoir des surprises à chaque nouvelle double page.

Bonne évasion...



A photograph of a misty, overcast landscape. Two people are walking away from the camera on a path that leads into the distance. The ground is covered in grass and some rocks. The overall atmosphere is hazy and atmospheric.

Exister autrement

En plein été, je suis parti dans les Hautes-Pyrénées, rejoindre un ami qui a grandi parmi ces grands espaces. Il parle souvent de son lien avec les reliefs, les hauteurs, et l'immensité de ce paysage. Pendant quelques jours, j'ai partagé ce monde, une évasion à la fois physique et spirituelle. Sous la brume et la pluie, photographier devient une expérience différente. Quand la visibilité diminue, le capteur de l'appareil devient presque secondaire. Les détails s'effacent, les contours se perdent, et l'image bascule dans l'abstrait. L'évasion, elle aussi, a quelque chose d'indéfinissable. Ce n'est pas un lieu ou un moment précis, mais un état qui nous libère du quotidien, une rupture où l'on s'autorise à exister autrement, ne serait-ce qu'un instant.

Texte et photos Skander Khlif







Pourquoi le désert ?

Un ami m'a posé une question qui m'a interpellée « Que cherches tu dans le désert, toi qui y vas aussi souvent ? ». Déstabilisée, les yeux à peine ouverts et le cerveau embrumé au réveil, j'ai balbutié des phrases éparpillées : C'est moi que je cherche dans cette immensité, une connexion au vrai, la petitesse de l'humain face à la grandeur et la force de la nature, le plein du vide, l'authenticité de l'être, la contemplation... Une évasion certainement, toujours avec mon appareil photo bien évidemment.

Des dunes, des dunes et encore des dunes... Mais cette évasion concerne une dune pas comme les autres !! La plus haute dune de la Tunisie : Sif Essouane. L'épée de pierre noire si on se fie à la traduction littérale. Il est vrai que la dune en question, érigée à l'Est de l'Erg Oriental, est imposante et majestueuse. Elle est tellement haute que sa cime a été aiguisée par le vent donnant l'aspect d'une épée. La pierre noire, Essouwane, existait auparavant tout autour. Actuellement, on peut la trouver quelques cordons plus loin. Selon le guide, chevronné et passionné, ça serait une pierre dont l'existence dans les environs n'a pas pu être justifiée par la géologie. Les sahariens l'assimilent à des résidus de météorites. Malheureusement, il n'existe aucune étude ni trace historique concernant cet endroit qui garde muets ses secrets et ses mystères. Les mots sont insuffisants face à la beauté du lieu.

Nous étions un groupe de 17 personnes : un guide, un mécanicien, 7 motards et 5 voitures (une majorité d'italiens). Nous avons voyagé trois jours pour arriver à cet endroit mythique (150 Km de Douz à vol d'oiseau). Le périple était sublime. Un parcours jalonné de dunes de plus en plus hautes et de ergs de plus en plus impressionnants. Des paysages insoupçonnés avec une variation de sable entre fech-fech poudreux et sable compact et dense. Des pentes et des dénivellations surprenantes qui font de notre désert un désert unique et une expérience magique pour les conducteurs amateurs de sable. Au sommet des dunes on ne voyait même pas le sol, une sorte de toboggan vertigineux dont le seul secret est de suivre le mouvement du sable... La conduite était difficile et très technique. Inutile de vous décrire la joie et l'émotion quand nous sommes arrivés à destination ! Une victoire !! Un petit drapeau de la Tunisie, posé en haut de la dune majestueuse, avec des amulettes laissées en souvenir ! Il y en a même qui ont versé des larmes de bonheur face à cet accomplissement tant rêvé !!

Texte et photos Amel Belkhodja





“ Il n’est pas de vent favorable pour celui qui ne sait où il va ” Sénèque

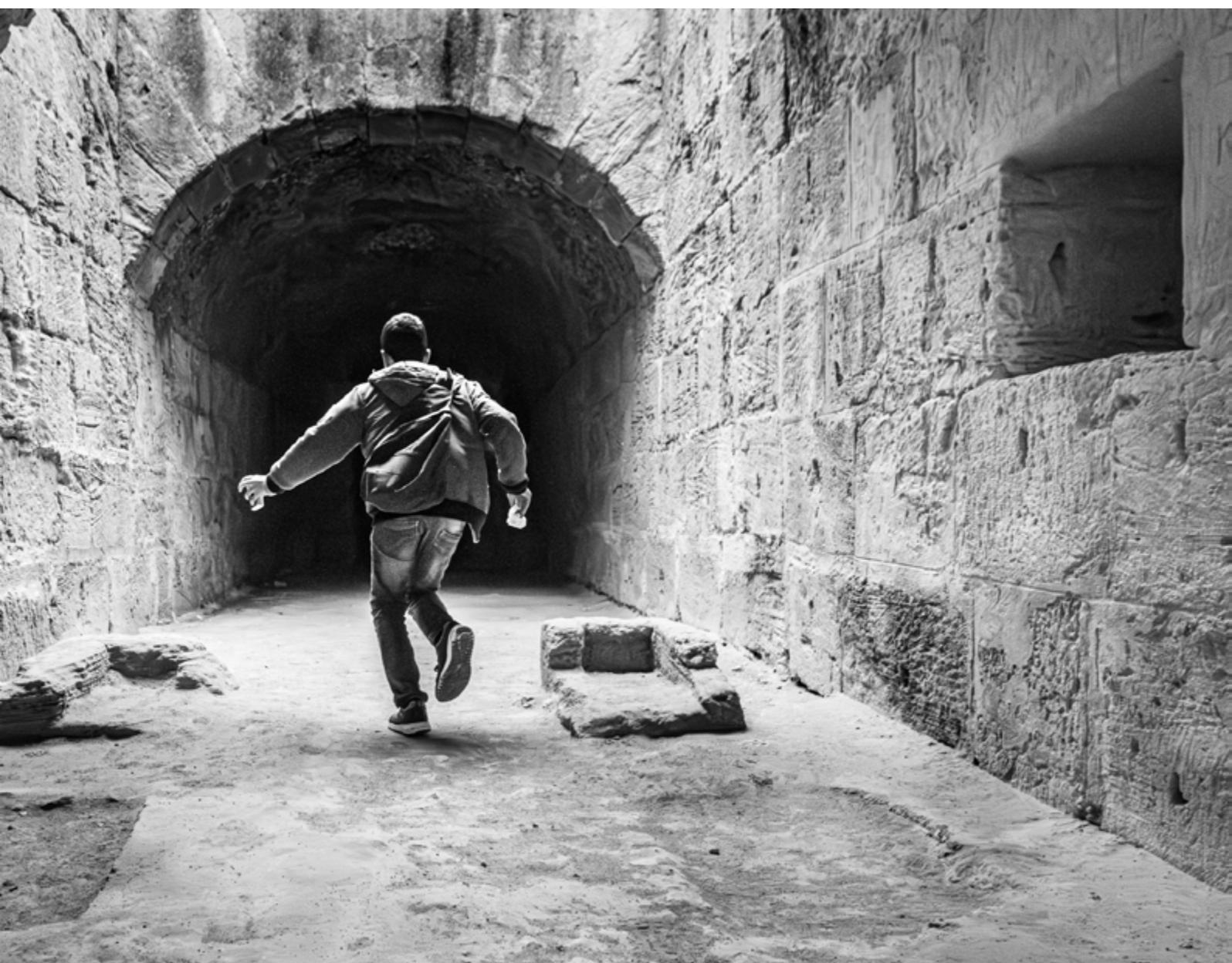
48

Et si s'évader et partir à toute allure n'était rien d'autre que s'enfoncer dans ses propres ténèbres. À pas fermes et sûrs, avec vigueur et force... Tel un autiste reclus porté par une inébranlable conviction, aveuglé par ses certitudes... Animé par une folle et dangereuse insouciance puérile et irréfléchie... Déniant toute réalité et courant derrière des chimères. Hâtant le pas vers ce qu'il croit être juste et salvateur.

Posant un pied devant l'autre sans se demander s'il est juste en train de bouger ou s'il est en train d'avancer. Poussé par une foule hystérique de béni-oui-oui, dodelinant à tout va de la tête, jetant encore plus d'huile sur ces terrains glissants... Le poussant à s'embourber encore plus dans les toiles qu'il a tissées de ses propres mains... Une agora en liesse face à cette fuite en avant qui alimente et savoure le triste spectacle de sa propre décadence.

Texte et photo Atef Ouni





Une misère toute en couleur

Je suis passionnée par la nature et le végétal. Une autre passion résidait en moi depuis toujours est celle de la photo reportage. Je rêvais de reportage de guerre et de parcourir le monde en quête de scènes de vies insolites hors des sentiers battus. Une passion ne s'atténue tant qu'elle n'a pas été assouvie ! J'ai ainsi commencé la photo de famille avec un appareil Canon argentique en 2000 à la naissance de ma fille. Les années ont passé jusqu'à ce que je fasse la rencontre avec le Club Photo de Tunis en janvier 2017, puis de suivre une petite formation de photographie à la maison de l'image en 2018.

Pour reprendre le célèbre refrain de la chanson de Charles Aznavour à la manière du pays visité je dirais : « Emmenez-moi au bout de la terre. Emmenez-moi au pays des merveilles. Il me semble que la misère serait moins pénible en couleur ! ».

Je me suis évadée en Inde. Ce pays où je rêvais d'aller depuis très longtemps pour sa pluralité religieuse, son originalité, son authenticité et sa culture bien plus différente de la nôtre. Un pays qui me paraissait riche sur tous les plans. On m'a découragé et certains m'ont même averti des dangers que je pourrais encourir en tant que femme. L'Inde d'après Reuters a été classé en 2018 pays le plus dangereux pour les femmes. Mais rien de cela ne m'a arrêté bien au contraire, ça m'a stimulé et l'excitation a repris de plus belle !

J'ai visité l'Inde du nord plus précisément le triangle d'or (Delhi, Agra, Jaipur) mais aussi et surtout Varanasi (ou Bénarès) considérée comme la capitale spirituelle de l'Inde, célèbre par son fleuve sacrée le Gange où s'adonnent les crémations; ces célèbres rituels funéraires où on brûle le corps du défunt. J'ai choisi de partir pendant la fête du Diwali. Cette fête où on allume des bougies partout dans les rues, les maisons et les temples pour célébrer la victoire de la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal et du savoir sur l'ignorance. Le feu étant symbole de pureté et d'espoir. L'Inde était baignée de lumière, de fleurs et de couleurs. Chaque couleur a sa signification dans l'hindouisme.

Malgré le brouhaha, la pollution, la surpopulation, la pauvreté et ces klaxons incessants tout au long de la journée, les hindous ne semblent jamais énervés ! Jamais vu une dispute en Inde ! Une sérénité émane de leur visage et de tout leur être au point de vous envahir et de vous mener dans la barque du lâcher prise et de la paix intérieure. Je n'ai à aucun moment ressenti la misère ! Est-ce leurs croyances, leur culture ou la pauvreté et le désespoir qui les rendent si apaisés ? Ou peut être autre chose ...? J'ai profité de ces moments de paix sans trop me poser de questions ! J'ai posé mon doigt sur le déclencheur de mon appareil photo et me suis évadée tantôt le regard sur le viseur tantôt sur la scène à capter. Le bonheur est un état d'esprit !

Texte et Photos Wassila Mestiri









Porte des cieux

Étudiant à l'École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme (ENAU). Depuis toujours, j'ai une passion pour les arts, et plus particulièrement pour la photographie. Mon appareil photo (iPhone) est devenu un outil qui me permet de capturer ce qui m'inspire au quotidien, surtout dans la nature.

Je suis particulièrement fasciné par le ciel et ses nuances infinies, qui changent constamment en fonction de la lumière et du temps. Regarder le ciel, pour moi, c'est une façon de m'évader, de laisser mon esprit vagabonder loin du quotidien. Dans mes photos, j'essaie de mettre en avant des détails que l'on ne remarque pas toujours, en jouant avec les formes, les contrastes et les couleurs naturelles.

La photo que je propose ici reflète à mon sens cette démarche. Elle montre une ouverture dans un cadre de verdure dense, qui laisse apparaître le ciel. J'ai choisi cette image car elle symbolise une connexion entre la nature et l'infini. Elle représente aussi ma façon de voir les choses : toujours chercher la lumière et l'espace, même dans les endroits les plus fermés. Cette photo est une invitation à lever les yeux, à prendre un moment pour observer ce qui nous entoure et à trouver une beauté simple mais saisissante dans les détails souvent ignorés.

Texte et photo Hamza Siala

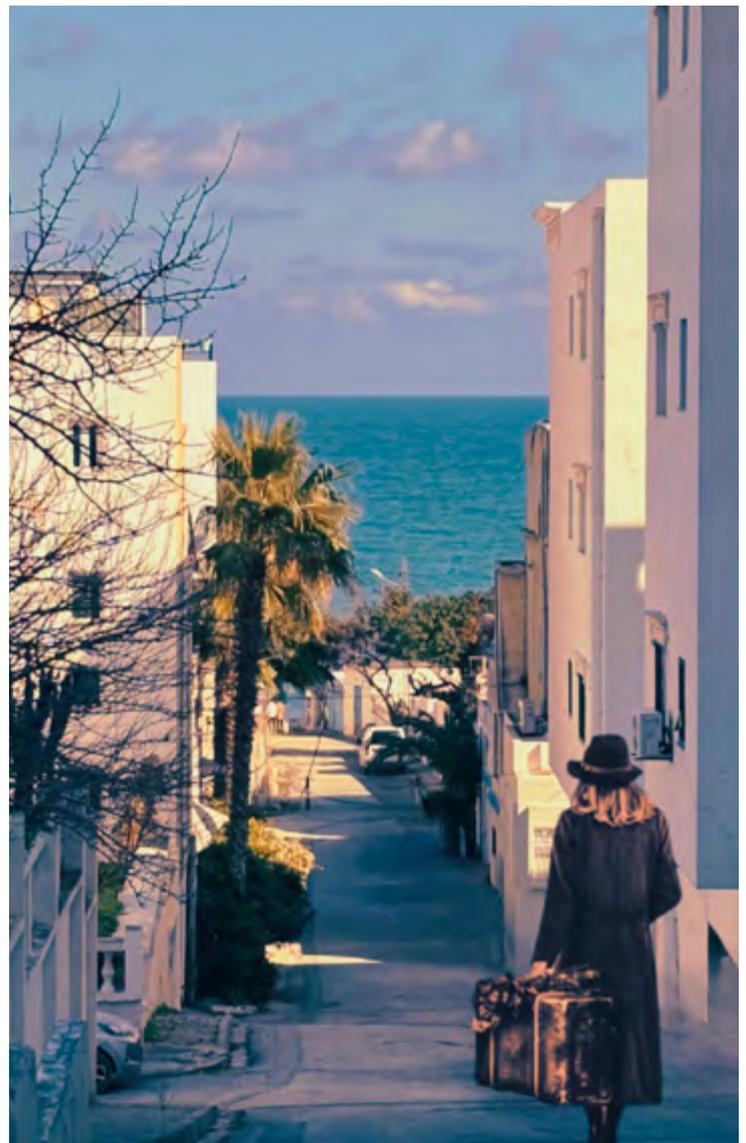


Écho de l'âme

Architecte et photographe amateur, dans ma démarche architecturale, mon aspiration est de transformer les rêves des individus en un foyer, un espace imprégné d'âme, plutôt qu'en une simple structure. De la même manière, à travers l'objectif de mon appareil, je cherche à saisir l'invisible, à révéler les résonances de mes rêves et de mes émotions éphémères.

Un voyage au-delà du corps, vers le cœur. Se perdre devient une recherche, une errance nécessaire pour renouer avec l'essence profonde de soi. J'ai laissé mes caméras m'orienter vers de nouveaux horizons intérieurs, un espace où l'âme se confronte à l'invisible. Ce que j'y ai capturé n'était pas un lieu, mais l'intensité d'un moment, l'écho d'une émotion. Ces espaces, que d'autres pourraient considérer comme hybrides, se sont révélés comme des miroirs de mon être, réfléchissant des fragments d'éternité chargés de profondes émotions. Cette escapade s'est transformée en une catharsis, un chemin vers ma rédemption, ou peut-être même vers une nouvelle naissance. Car s'évader, parfois, est le seul moyen de trouver la lumière en soi.

Texte et photos Ikram Dhahri





De l'évasion en ballon... À la chute en filmant !

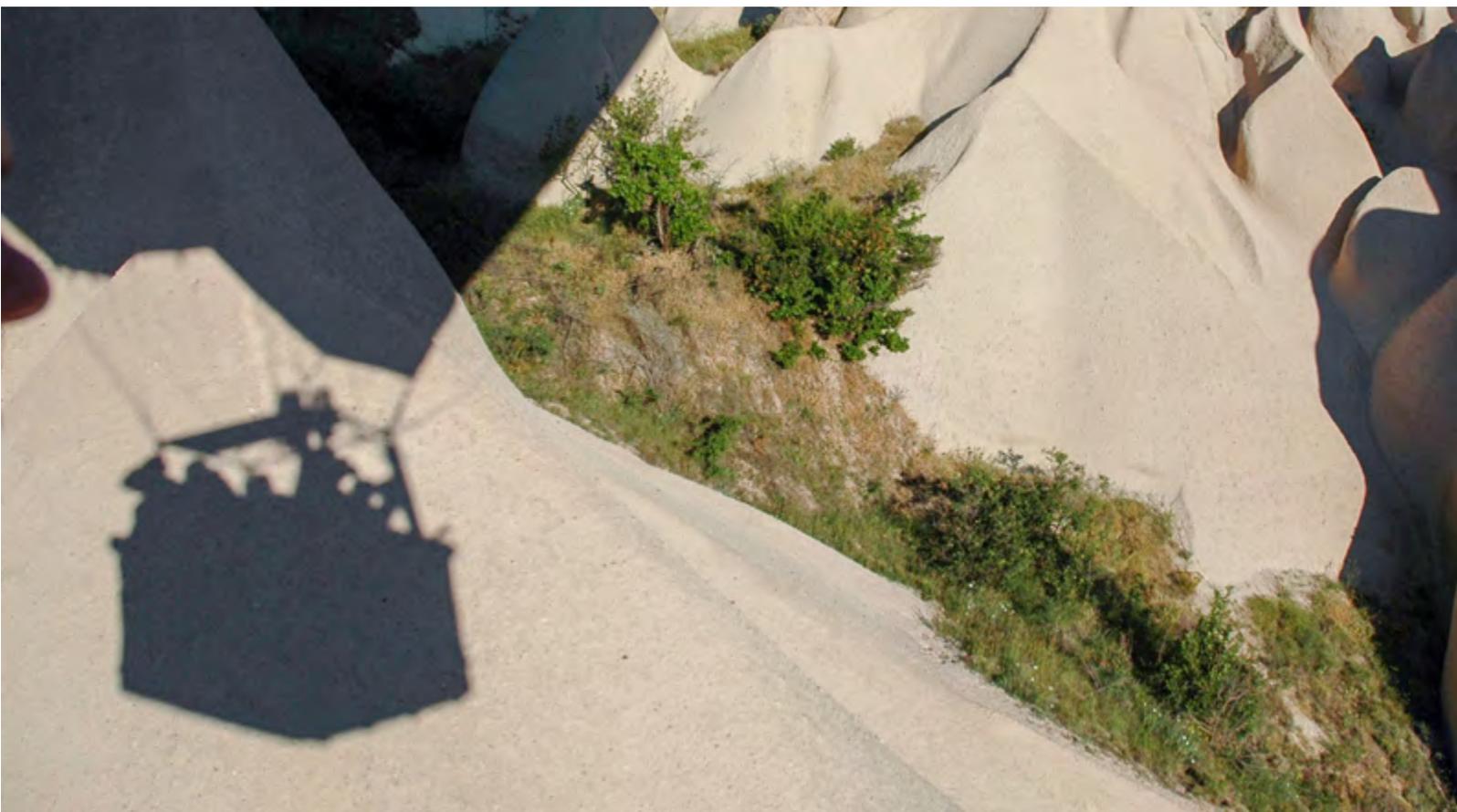
58

Juin 2007, au programme : une évasion au-dessus de la Cappadoce en Turquie. La Cappadoce est une région exceptionnelle à visiter à pied, au-dessus ou au-dessous des vallées. Une beauté incroyable. S'évader, en ballon, au lever du soleil, du côté de Göreme est une sensation unique, avec un temps dégagé et sans vent, surtout qu'à l'époque, peu de ballons survolaient la Cappadoce, contrairement à aujourd'hui (des dizaines de ballons en même temps, sur un petit territoire) Une époque où nous étions une dizaine, à bord... Alors qu'aujourd'hui, des dizaines de personnes sont « parqués » dans des nacelles géantes pour un vol qui dure au maximum une petite heure. Pas sûr que tous les participants apprécient ce « métro » aérien !

En prenant de la hauteur, vous vous apercevez de la beauté du paysage avec ses cheminées de fées et toutes ses variétés géologiques. Il y a des millions d'années des volcans ont recouvert le sol d'un gigantesque champ de tuf volcanique. Une évasion, quelque chose de magique. Après avoir aidé le pilote et son personnel à gonfler le ballon et reçu quelques conseils pour le retour au sol. Pendant le vol, vous êtes hors du monde, pas de bruit, le pilote s'amuse en se rapprochant des cheminées de fées puis de remonter de quelques centaines de mètres pour une vision plus globale et voir à proximité les petits villages de la Cappadoce... La chute ne se fera pas à l'arrivée tout en douceur, mais le lendemain, en filmant une épreuve de VTT, du championnat de Turquie sur le tuf, à Urgüp. Une chute fatidique pour mon genou gauche, avec une rupture complète du tendon du quadriceps, direction l'hôpital... Puis un rapatriement vers la France pour une opération et une rééducation de plusieurs mois. Une vraie évasion dans tous les sens et malgré tout, des souvenirs extraordinaires.

Texte et Photos Gérard Valck







L'évadé de Lisbonne

La chaleur était écrasante, réverbérée par tout ce blanc, surveillée par ces poteaux blancs verticaux, inébranlables. Blancheur étouffante qui faisait mal aux yeux.

Soudain, une silhouette noire a surgi, elle a ouvert la grille et a couru. Non, elle a volé, les pieds ne touchaient pas le sol surchauffé, le goudron qui exhalait une odeur suffocante. L'ombre noire abandonnait son ombre sur le macadam bouillant, elle s'évadait, tentant de rejoindre le fleuve tout proche, son salut.

Texte et photo Jean-Louis Hess





Horizons infinis

Le surfcasting « lancer dans les vagues » est un dialogue silencieux entre l'homme, la mer et le ciel. Sur le rivage, je deviens un observateur humble, témoin des mouvements de la nature, à la fois puissante et délicate. Chaque lancer est une offrande à l'immensité, une invitation à l'inconnu caché sous les vagues. C'est aussi une libération, sous l'effet de la canne en guise de catapulte, le plomb vole prenant mes tracasseries, mon chagrin et mes peurs pour les jeter dans les profondeurs de l'oubli, me voilà léger, me sentant planer avec les nuages déployés dans le ciel en douceur cotonneuse, flottant comme une plume égarée.

Face à l'horizon, l'homme est réduit à sa plus simple expression : un être contemplatif, porté par la mélodie des vagues qui viennent mourir à ses pieds. La mer, avec son parfum salin et ses reflets argentés, est vivante, imprévisible, mais étrangement apaisante. Elle danse avec le vent, raconte des récits d'évasions lointaines, et murmure des secrets qu'elle seule détient.

Le ciel, lui, est le témoin impassible de cette quête. Le matin, il éclate en nuances de rose et d'orange. D'un blanc pur, les nuages captent la lumière, l'embrassant pour lui donner un éclat délicat, presque irréel. Ils flottent, paisibles et sereins, suspendus dans l'infini, tel un voile léger porté par les souffles du ciel. À chaque instant, ils se transforment, offrant une nouvelle figure, une promesse de douceur dans l'immensité. Le soir, le ciel se drapait de pourpre et d'indigo, une toile infinie sur laquelle l'esprit du pêcheur se perd. Chaque étoile qui s'allume est une promesse, une lueur d'espoir au-dessus des eaux noires.

Le surfcasting n'est pas seulement une pêche ; c'est un art. L'art d'écouter le ressac, d'interpréter la danse des courants, de comprendre les caprices du vent. C'est l'attente patiente, presque méditative, où chaque seconde s'étire dans un silence vibrant. C'est cette tension délicate, ce moment suspendu où l'on sent, au bout de la ligne, une vie qui répond, fragile et combative. Quand le poisson se débat, c'est un éclat de lumière au cœur des profondeurs, un lien éphémère entre deux mondes. Le pêcheur, en ramenant sa prise, sent battre l'énergie brute de la mer dans ses mains, un frisson qui court dans son âme.

Mais au-delà de la capture, c'est la connexion qui importe. Celle avec l'infini de la mer, avec la voûte céleste qui veille, et avec soi-même. Car en ce lieu où se mêlent l'eau, le sable et le vent, le surfcasting rappelle au pêcheur sa place dans l'univers : minuscule et admiratif devant la magnificence de l'univers, soumis et reconnaissant envers le créateur suprême.

Texte et photos Mohamed Mokaddem







Séquelles... Ce qu'elles endurent !

68

S'évader, fuir et s'enfuir, s'échapper d'un fait mal fait, d'un vécu très mal vécu... Fuir son présent pour un futur incertain. Un fils qui s'enfuit et une mère qui s'ennuie, sa douleur est enfouie, une douleur aux mille nuances, telles une mélodie de souvenirs jouée dans le silence.

Trois mères regardent l'horizon, trois histoires au même diapason... Elles ressentent la fierté de voir leurs fils s'élancer vers l'horizon, mais ce même horizon devient une frontière invisible. Elles portent en leurs cœurs un voyage imaginaire, suivant en pensée chaque pas qu'ils font, chaque souffle qu'ils prennent dans ce monde lointain.

Texte et photo Jejel Bessaad



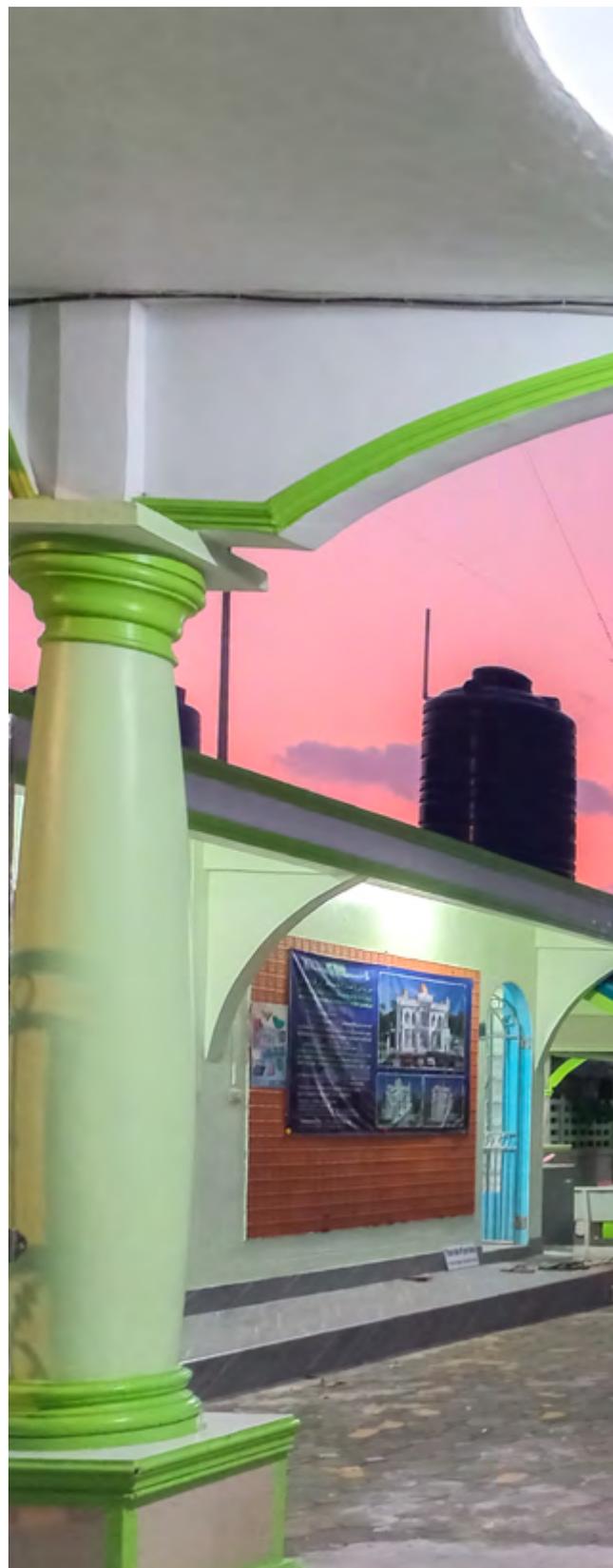


Sacrée soirée

La Thaïlande est bouddhiste à 95%, l'islam est la deuxième religion. L'île de Koh Lanta, par exemple, est presque totalement musulmane, ce qui n'a pas d'incidence particulière pour les voyageurs comme moi, sauf de voir les dames qui portent le foulard, ou d'entendre l'appel familial à la prière. Par contre, sur l'île de Koh Samui, située de l'autre côté, sur l'océan Pacifique, l'islam est pratiqué par une minorité, qui habite le quartier de pêcheurs de Hua Thanon.

En toute religion, le lieu sacré est plus visible, plus beau et mieux entretenu que les maisons alentour. Ici, la différence est encore plus marquée : au milieu de bâtiments à deux étages maximums, très spartiates, brille cette Mosquée. J'ai eu la chance d'y arriver au coucher du soleil, qui créait des effets de lumière remarquables. Tout autour les familles réunies pour la fin de la journée, des personnes aimables comme le sont en général les thaïlandais. En rentrant je regardais les ruelles sombres, et je me disais que ça aurait été beau de me faire oublier en trouvant une chambre et en partageant ce mode de vie qui me paraît dépourvu de tout stress dû à la modernité. Je ne serais pas la voyageuse passionnée que je suis si je n'avais pas en moi cet instinct de me perdre - italienne, j'ai vécu en Tunisie, en France et en Grèce - mais cette soirée reste pour moi le symbole de l'évasion.

Texte et photo Monica Profumo





Le voyage, loin des clichés

72

Ce jeune-homme est passé à côté de moi en courant, me frôlant au passage sans trop s'en soucier. Un de ses lacets était défait, et l'une des poches de son sac à dos était béante mais cela ne semblait pas l'arrêter. Je ne pense pas avoir vécu un âge d'insouciance de la sorte, je le regrette un peu imaginant l'expérience que ça m'aurait procuré, mais je me suis depuis bien rattrapé avec ma propension à l'évasion. Se détacher du quotidien et des règles, échapper aux obligations de plus en plus contraignantes des temps modernes ; et mon secret pour y parvenir est la photographie.

Une photo est toujours un voyage, dans le regard d'un photographe, dans la réalité d'autres êtres, et j'ai toujours aimé me transporter à travers des images immortalisant d'autres lieux, époques et vérités. Pratiquer la photographie, c'est encore mieux, parce qu'on décide de la destination, des arrêts et des chemins de traverse. C'est pratiquement devenu un exercice salutaire, qui me permet dès le contact avec le métal froid de mon appareil, et la fermeture de mon horizon aux limites du viseur, de ressentir cette liberté, l'enclenchement d'un autre mode sensoriel, ce droit à l'évasion.





UN ATTIMO ANCORA



MIRKO LEUZZI



5025

VIA
SAN PIETRO A MAIELLA

SHB N...
DEF
7DF



ZOO FIORILLO



AUP
MAR





74

Photographie et voyage ont toujours été intimement liés. Le voyage est une aventure pleine de nouvelles couleurs et saveurs, qui méritent d'être couchées sur des pellicules et autres surfaces sensibles. Même si je peux prendre des photos similaires au coin de la rue, l'œil est plus affûté en voyage et les sens sont encore plus à vif. Cet exercice peut sembler gâcher les vacances, surtout pour notre entourage. On s'encombre d'un appareil-photo à toutes les sorties, on s'arrête souvent dès qu'une scène titille le cortex cérébral, et l'on n'a peut-être pas l'esprit assez libre pour vivre pleinement l'expérience de l'endroit.

Mais de mon expérience, je n'ai jamais été aussi conscient de ce qui m'entourait qu'avec un appareil-photo autour du cou. Je fais attention à des détails que j'aurais négligé en mode touriste, et je prends davantage la peine d'engager le contact et l'échange avec ce nouvel environnement que si j'étais vauté dans une posture du plaisir à tout-va. J'aime beaucoup approcher les étrangers dans la rue pour saisir leur quotidien, et je m'y suis donné à cœur joie cet été durant mon séjour à Naples en Italie. Des heures d'errance sur les routes pavées de la vieille ville moins fréquentée par les touristes, des discussions baragouinées dans un Italien approximatif mais suffisant, d'étroits sentiers empruntés derrière de parfaits inconnus avec qui j'ai sympathisé, et des nuits moins solitaires que le silence ne laissait entendre. J'aurais fait l'expérience d'une autre Naples sans mon appareil-photo, et il ne serait resté de mon voyage que ces souvenirs consommés et recalés dans une zone d'ombre de la mémoire. J'en ai plutôt gardé ces clichés que je partage avec vous, en espérant qu'ils mettent la lumière sur l'âme de cette vieille ville et qu'ils vous font, l'espace d'un instant, évader de votre quotidien.

Texte et photos Tarek M'rad



La prose de vue

J'ai toujours ce poème de Char en moi, depuis si longtemps. Il m'accompagne. J'ai connu René Char, immense. Les felouques de mon village natal – l'Isle sur la Sorgue. Il en parle si bien.

« Une barque au bas d'une maison – un franc-bord l'en sépare – attend le passager connu d'elle seule. Où enfin s'achemineront-ils ensemble ? L'hiver entier dort sa force sans que les roseaux soient froissés. A travers le silence à peine incisé la réponse est blanche. Les jeteuses de feux, la nuit, ne répètent pas mot pour mot sur ces eaux calmes. ».

L'évasion est parfois un plongeon dans ses racines.

Texte et photos Pierre Gassin







Happiness

J'ai toujours aimé les photos, un moyen si puissant de faire passer les messages.

Gamin, j'ai été fasciné par les photos en noir et blanc des enfants guerriers au Cambodge. Des images qui ont marqué mon esprit et piqué ma curiosité.

Depuis que j'ai décidé de faire de la photo mon métier, je n'ai l'occasion de prendre des photos pour le plaisir que lorsque je pars loin, très loin.

C'est lors d'un voyage en 2019 où je voulais échapper à mon quotidien, dans un pays où tout était différent de chez moi que j'ai pris cette photo.

Dans un bidon ville à Yangon en Birmanie, je n'ai plus vu de différences entre les Hommes.

Nous sommes tous humains et c'est grâce à cette évasion que j'ai découvert une partie de mon humanité.

Le bonheur se trouve là où nous décidons qu'il existe.

Texte et photo Sami Zekri





Je ne cesse de m'évader

À mes yeux, la photographie est une véritable invitation à l'évasion et à la découverte. Elle est un voyage qui transcende les frontières physiques et temporelles. À travers l'objectif, à travers nos yeux et notre cœur, elle capture ces instants suspendus, ces paysages lointains, ces scènes du quotidien et transforme le banal en extraordinaire.

Chaque photographie raconte une histoire, évoque une émotion, ou fait naître une envie d'ailleurs permettant à celui qui regarde de s'évader sans bouger. Elle est une passerelle vers d'autres horizons, une exploration du monde et de soi-même, où lumière et couleur deviennent les clés d'une infinie évasion. Si je le pouvais, je passerais mon temps à cela ; découvrir, s'évader, se projeter.

Depuis mon enfance je suis curieux de tout, j'aime observer et j'aime apprendre. C'est ainsi que durant mes études d'architecture que la photographie c'est naturellement imposé à moi et est rapidement devenue une partie de ma vie. Que ce soit sur terre, sous mer, dans les airs, de l'infiniment petit à l'immensément grand, tourné vers le sol ou tourné vers le ciel, tout m'attire dans cette évasion. Ayant grandi avec des journaux tel que « National Geographic », « Terre Sauvage »,... et avec mon amour de la nature, c'est naturellement que les photographies de paysages, animalières, d'architectures se sont offertes à moi.

Et maintenant ? je continue à m'évader...

Texte et photos Skander Zarrad







Le charme du temps

Passionné par la photographie, je m'investis activement dans des initiatives académiques et associatives visant à créer une atmosphère dynamique et enrichissante pour les étudiants.

Un jour, sur l'une des majestueuses montagnes de Zaghouan, dans le domaine de Sainte-Marie-du-Zit, j'ai vécu une expérience inoubliable. Après une journée épuisante, mais remplie de rires et de moments de joie partagée, je me suis aventuré à explorer la maison d'été de ce domaine historique. Ce lieu, empreint d'un charme discret, semblait figé dans le temps, avec ses murs silencieux, témoins d'un passé oublié. En pénétrant dans cette demeure, je suis tombé sur une petite chambre, modestement aménagée. Ses murs étaient nus, à peine éclairés par une rai de lumière filtrant à travers une fenêtre étroite. Les meubles, rares et simples, semblaient disposés presque par hasard, mais leur présence créait une harmonie inattendue.

Une vieille table en bois brut, une chaise bancale et un lit aux draps délavés composaient cet espace, qui pourtant n'avait rien de froid ou de vide. Malgré sa pauvreté matérielle, cette pièce dégagait une richesse insoupçonnée. L'agencement des éléments, aussi humble soit-il, semblait imprégné d'une sagesse silencieuse, comme si chaque objet avait sa place, chaque détail son histoire. L'atmosphère qui y régnait avait quelque chose de profondément apaisant, presque méditatif. C'est dans cette chambre que j'ai trouvé une véritable évasion. Alors que les rires de la journée s'estompaient et que la fatigue alourdissait mes pas, cet espace a offert un refuge à mon esprit. Il m'a permis de m'évader, non pas vers un ailleurs lointain, mais vers une introspection douce et nécessaire.

La simplicité de cet aménagement créait une perspective unique, où chaque élément semblait dialoguer avec le vide environnant. Ce moment m'a rappelé que l'évasion ne nécessite ni grandes distances ni richesses matérielles. Parfois, un lieu modeste suffit à nourrir l'âme et à offrir une nouvelle perspective sur le monde, transformant la fatigue en sérénité et puis en pensées.

Texte et photo Ahmed Yassine Hamza



Belvédère break

J'ai toujours trouvé le musée du Bardo et le parc zoologique du Belvédère comme ayant le même statut auprès des citadins. Les stèles, statues, mosaïques et autres objets archéologiques ont été extraits de leur milieu naturel à Carthage, Dougga ou Sbeitla pour être exposés aux regards et à la curiosité des visiteurs du musée . N'est-ce pas la même logique qui anime le fait d'amener des animaux de la savane africaine, de la jungle asiatique ou des montagne européennes pour les mettre en cage afin d'être donnés en spectacle ?

Longtemps je fus ce petit gosse, découvrant au parc zoologique du Belvédère les animaux vus à la télé dans des documentaires ou des séries telles Daktari ou Tarzan. Quel dépaysement, ou évasion, que de quitter le jardin familial avec ses animaux bien sages, oiseaux, chats, tortues et d'aller rencontrer lions rugissants, éléphants imposants et singes ricanants ! L'évasion était totale.

Plus tard devenant passionné de photographie, puis formateur, je n'ai pas cessé de revenir au parc et d'emmener mes étudiants pour des exercices de prises de vues. Le challenge consistait à photographier les animaux soit en se focalisant sur leur enfermement soit en usant de quelques techniques pour les « libérer » de leur prison.

Je m'élève aujourd'hui avec tant d'autres voix pour exiger de rendre à la nature ses animaux afin qu'ils s'épanouissent dans leur milieu. Malheureux, stressés, accablés, Il est rare que ces animaux en captivité se reproduisent au point que chaque naissance en devient un évènement très médiatisé.

Texte et photos Hamideddine Bouali









Ma quête du sens

Je suis chercheuse, celle qui cherche la vérité, celle qui abandonne tout pour une goutte de lumière. Je suis également étudiante en cinquième année d'architecture à l'ENAU, passionnée par la spiritualité et la poésie persane.

Nous vivons dans un cycle perpétuel, un cycle sans fin de naissance, de renaissance et de mort. Non pas dans le sens littéral du terme, non, mais dans un ballet incessant de transformations...

On naît enfant, l'enfant meurt pour laisser place à l'adolescent. L'adolescent, à son tour, renaît en adulte. Le travail épuise l'esprit, et ainsi naît la routine. Le vrai sens de la vie nous échappe.

Tel est le cycle du Samsara, dont nous sommes tous prisonniers. Le corps se fane, mais l'âme, elle, reste captive du monde matériel, aspirant au retour à la Source. Pourtant, en chacun de nous brûle une flamme, « une voix qui n'utilise pas les mots » nous dit Rumi, un murmure discret mais insistant : « Échappe-toi ». L'évasion ne consiste pas seulement à fuir, mais à retrouver un sens.

Et voilà donc que ma quête commence, en Inde, plus précisément à Jaipur. C'est cliché, vous ne trouvez pas ? Qu'un tel dépaysement ait le pouvoir de raviver une flamme en soi. Et donc, envahie par les couleurs, par le mouvement, par les sons et par une quiétude paradoxale, je me suis évadée à Jaipur; cherchant un sens, cherchant moi-même, cherchant la vérité absolue...

Texte et Photos Yosr Temimi









Adrar en Mauritanie

À partir de 2009, j'ai effectué de nombreux séjours en Mauritanie pour des raisons professionnelles. Le dernier d'entre eux (qui aura duré six années) s'est achevé il y a quelques mois. Fuyant le chaos de la ville, je m'évadais à la moindre occasion de Nouakchott pour arpenter les paysages lumineux de ce grand pays sahélien.

La région de l'Adrar, autrefois parsemée de verts pâturages, dont témoignent encore les peintures rupestres peuplées de girafes et de bœufs massifs, ne compte plus que quelques oasis éparpillées çà et là.

Lors d'une halte dans l'une d'elles – à Tergit – en 2009, j'avais photographié cet arbre surplombant ce qui dû être jadis le lit d'un fleuve, coincé entre deux falaises, gardien solitaire d'un champ de rocaille que laboure, implacable, un vent sec et brulant (photo page suivante). Dix années plus tard j'étais de retour. L'arbre était toujours là, debout, fidèle au poste. J'ai repris la même photo, encore et encore, à chacune de mes visites. Comme pour me rassurer, me rappeler que même si le monde autour de nous change de plus en plus vite, certaines choses semblent immuables.

A quelques heures de route de là se trouve Chinguetti. Assaillie par les dunes, elle fut longtemps le principal lieu de ralliement des pèlerins d'Afrique de l'ouest vers La Mecque. Elle n'est plus désormais qu'un labyrinthe de ruines que traversent quelquefois des ombres passagères. Ce qui vaut ici, c'est la lumière – une lumière crue – et encore ce silence – total –, une solitude extrême. L'impression d'avoir été, pour quelques instants, solidaire de tous les hommes.

Texte et photos Amine Mouaffak







Pour être un paysage...

Ma recherche intitulée « Pour être un paysage | Habiter l'invisible » explore la relation complexe entre le corps humain et son environnement, en s'intéressant particulièrement aux thèmes de la disparition, de la transformation à travers la fusion entre le corps humain et la nature, et à travers l'évasion du Je social. Né dans le contexte du confinement mondial de 2020, ce projet questionne la place de l'être humain dans la nature et le paysage, à une époque où les corps ont disparu de l'espace public. Il invite à réfléchir sur la manière dont nos corps, à la fois physiques et sociaux, peuvent échapper aux regards sociaux tout en trouvant leur place dans le monde naturel.

Dans ce projet, la notion de corps-écran, comme définie par Nadia Vadori-Gauthier, est au centre de la réflexion. Le corps devient un support pour les projections et attentes sociales. Cependant, dans cette série, un corps recouvert d'un tissu blanc brouille cette fonction de projection. Ce tissu facilite l'évasion du Je social tout en maintenant la présence physique du corps. Il transforme ainsi le corps en une entité à la fois visible et invisible : visible par sa présence physique, mais invisible car il échappe aux jugements et projections extérieures. Cette transformation interroge l'existence du corps indépendamment des regards sociaux et questionne son intégration au paysage naturel. Ainsi, « Pour être un paysage | Habiter l'invisible » questionne les frontières entre le corps humain et la nature. Le projet explore l'idée d'une possible fusion entre ces deux entités. Dans ce dialogue entre disparition et transformation, il s'agit de concevoir l'évasion non pas comme une fuite, mais comme une redéfinition de la manière dont le corps humain coexiste avec son milieu.

Cette série met en lumière la tension entre la présence et l'effacement, entre la visibilité sociale et l'invisibilité choisie. Elle pose une question essentielle : comment percevons-nous nos corps dans leur rapport au monde naturel et social ? Pouvons-nous exister pleinement dans le monde si nos corps s'évadent et se fondent dans le paysage, devenant invisibles tout en restant présents ?

Texte et photo Aya Chriki





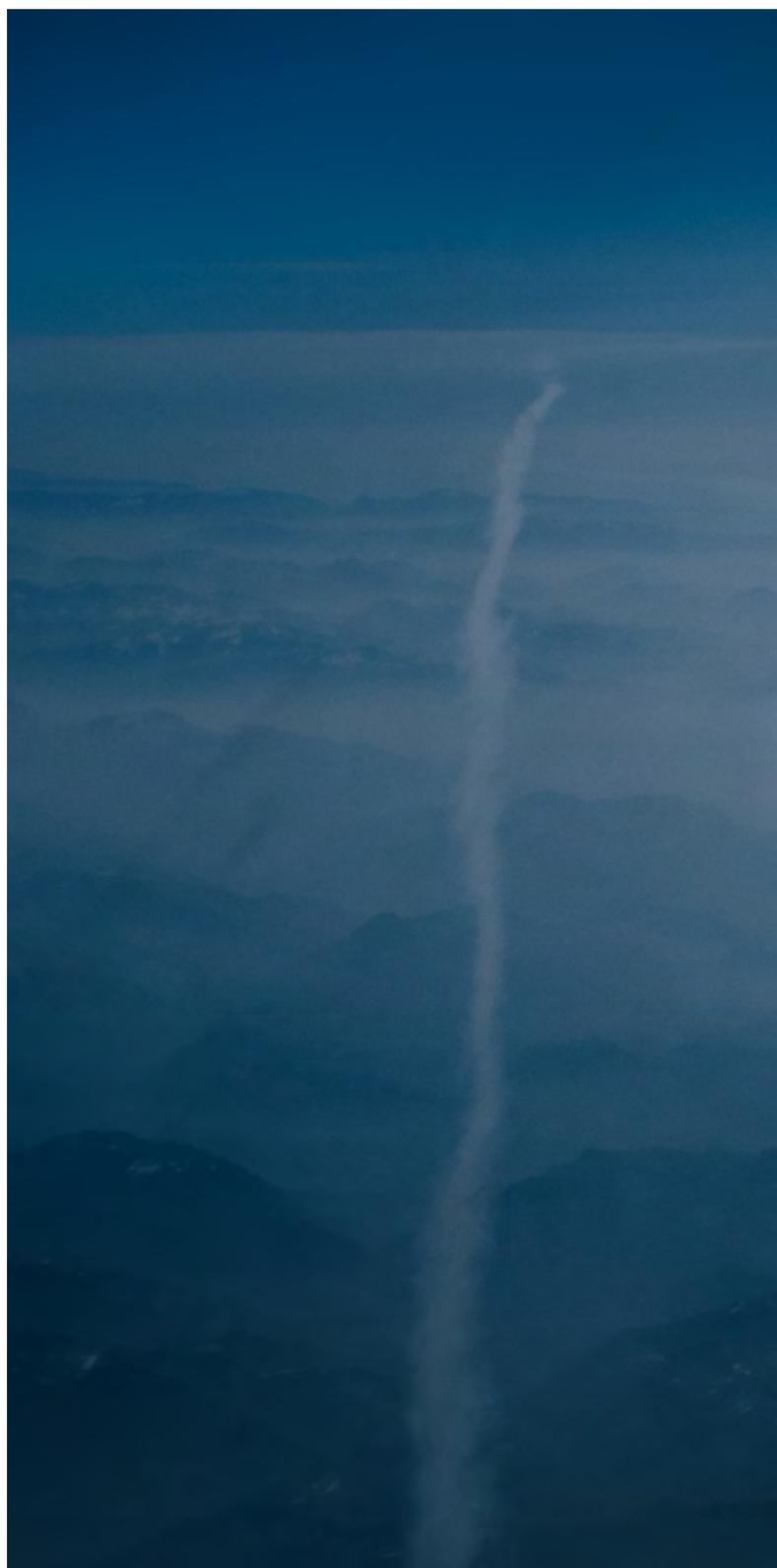
Trainée de nuages

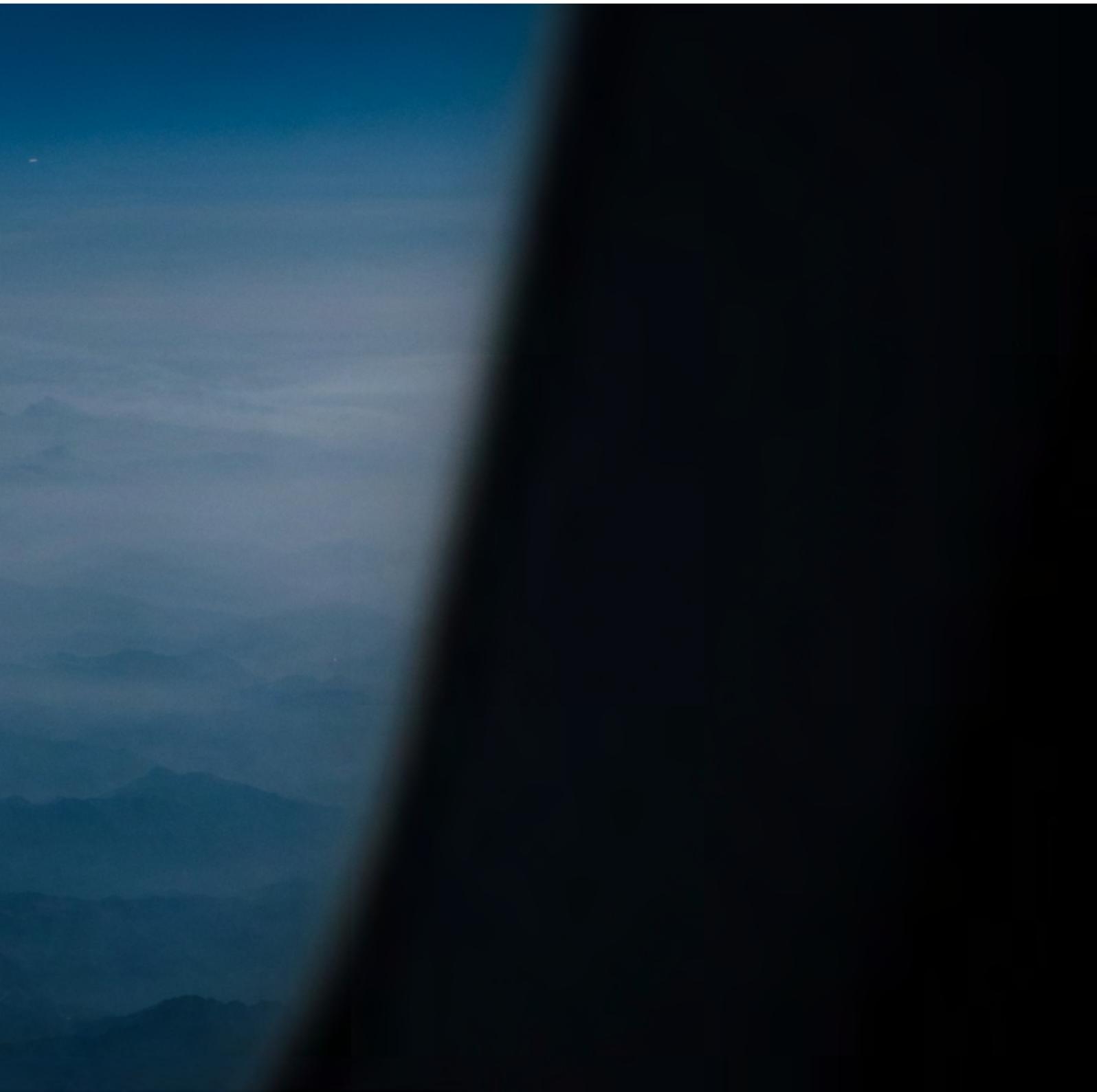
Comme un fil suspendu dans le ciel, l'avion laisse derrière lui une traînée de nuages à laquelle nos regards s'accrochent, scrutant l'horizon à la recherche de sa destination.

Les enfants, souvent fascinés par cette ligne lointaine, rêvent de contempler, une fois grands, les montagnes de nuages depuis les vitres de l'avion. En grandissant, ce désir rêveur de s'envoler vers un horizon inconnu, à la poursuite d'un rêve mystérieux, ne les quitte pas. Et puis vient le jour où nous prenons l'avion. Là, nous découvrons le ciel comme des oiseaux migrateurs, libérés pour un instant du poids de la gravité et des fardeaux du quotidien.

Même si nous revenons à la terre lorsque les roues touchent à nouveau le sol, quelque chose en nous a changé: une part de notre âme a appris à voler.

Texte et photo Hamouda Bouabane





Créer et interroger

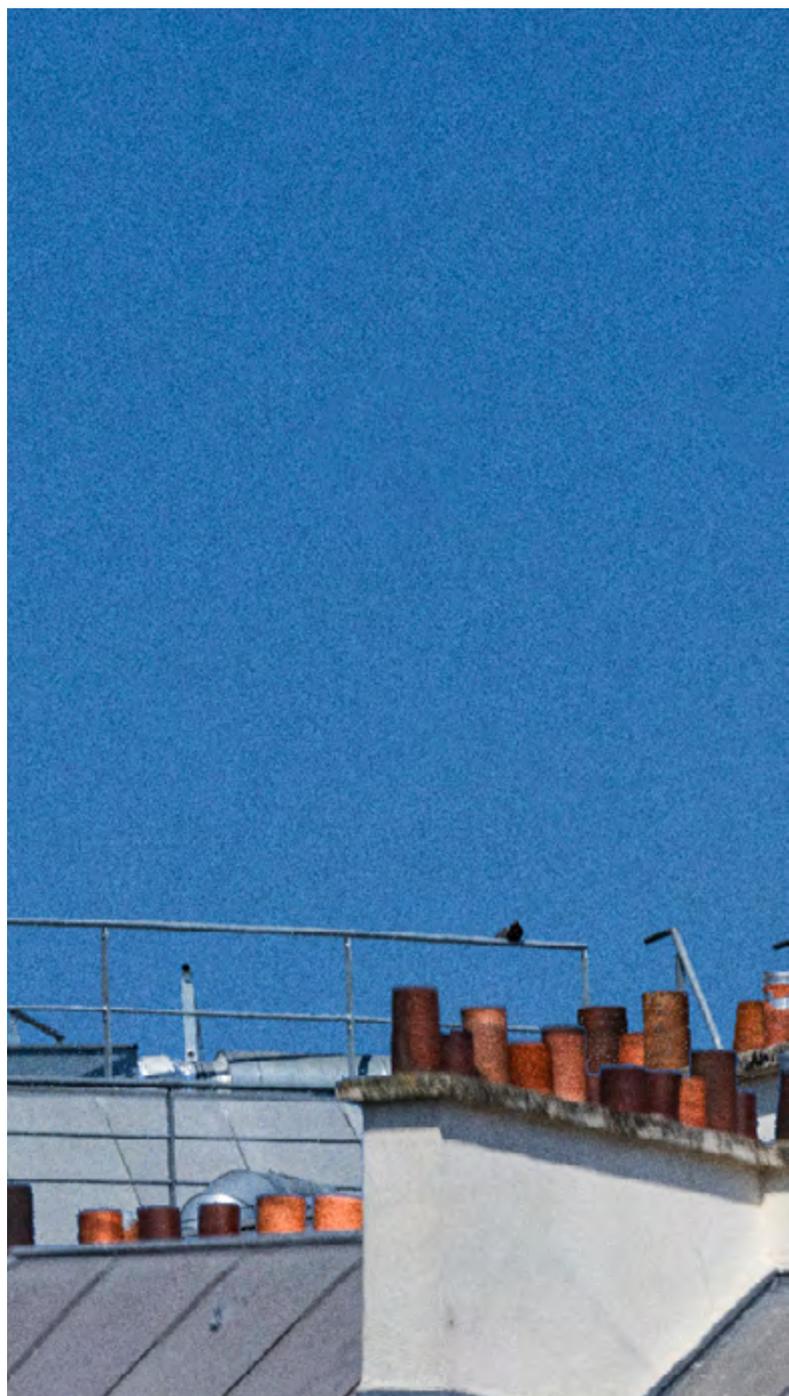
Artiste visuel : photographe, réalisateur, sculpteur. Ces techniques sont au service d'un propos qui aboutira à un film, un livre, une exposition ou une installation... L'anthropocène, avec une attention particulière à l'eau et au paysage, est au cœur de mes créations visuelles. Le vivre ensemble étant un autre point de vue sur cette thématique.

L'évasion interroge le vivre ensemble. Lors d'une évasion, la destination est inconnue, l'essentiel est l'urgence de quitter un endroit, une situation... En ce sens, l'art n'est pas une évasion, bien au contraire, il est confrontation-rencontre de soi avec soi-même et/ou avec les autres. D'où la nécessité de le montrer, de le faire circuler. Créer, lire, voir des expositions,... C'est aller à la rencontre de l'autre. La création artistique est une rencontre avec le monde. L'évasion est antinomique de ma démarche.

Contrairement à ce que laisse imaginer son nom, le point de fuite de la perspective n'est pas le lieu de l'évasion. C'est le lieu de convergence de nos regards. Souvent, l'évasion est un cul de sac, celui de la fuite en avant, une surrection dévoyée. D'où cette image de l'ange de la Bastille qui ne sait quelle direction choisir.

Cependant, parfois, l'évasion est une nécessité. Alors, peu importe la destination, il faut faire l'éloge de l'évadé.

Texte et photo Hervé Bernard





Ancrage iodé

Le dimanche, je m'évade. Loin du tumulte de la semaine, mes pas m'emportent vers les rivages iodés de la mer. Mon appareil photo en main, je capte la beauté éphémère de ces instants, où le temps semble suspendu, comme une offrande au silence de la nature.

L'air iodé, chargé des murmures des vagues, me pénètre et me purifie. Chaque respiration me libère des poids invisibles accumulés dans la semaine, chaque souffle devient une ancre, me rendant plus légère. Les côtes, sauvages et indomptées, semblent me murmurer un secret ancien : celui de l'harmonie entre l'homme et le monde. Je m'incline devant cette majesté, un pèlerin cherchant réconfort dans l'immensité de l'horizon. Puis, je monte les sentiers des montagnes. L'ascension est lente, chaque pas un hommage à la paix retrouvée. Le vent léger caresse ma peau, emportant avec lui mes pensées égarées. La cime est un refuge où l'âme, alourdie par les préoccupations quotidiennes, se trouve soudainement allégée. Ici, la beauté brute de la nature me parle dans un langage sans mots, un langage qui ne s'adresse pas à l'intellect mais directement au cœur. Le panorama qui se déploie devant moi est une toile vivante, une palette de verts et de bleus, un spectacle qui dépasse la simple perception.

Je capture l'instant, une image figée dans le temps, mais dans mon cœur, l'émotion persiste. L'air pur, la lumière douce du matin, l'écho des vagues ou le souffle du vent se gravent dans ma mémoire bien plus profondément que ce que ne pourrait jamais restituer un cliché. Chaque photo, chaque rayon de lumière me rappelle que, parfois, il suffit de s'éloigner du bruit pour se retrouver soi-même.

Ce voyage est un retour à l'essentiel, une quête de paix intérieure. Je ne cherche pas seulement à photographier les paysages et les histoires, mais à les vivre, à les respirer, à me fondre en eux. Et à chaque dimanche, je trouve, dans ces moments suspendus, un peu plus de moi-même.

Texte et photos Mona Fkih khouaja







L'âme du désert

L'appareil photo entre mes mains devient une fenêtre vers un autre monde. À travers mon objectif, je capte les textures du sable, délicatement sculptées par le vent. Chaque courbe douce, chaque contraste entre ombre et lumière révèle un univers entier, à la fois fragile et puissant. Ces formes, qui semblent presque vivantes, m'invitent à m'évader, à oublier le réel et à plonger dans un voyage intérieur.

Transporté loin du tumulte, je découvre un espace de silence et de contemplation où le temps semble suspendu, où seul l'infini du désert murmure. Dans cet instant hors du temps, je ressens une bulle de sérénité et d'émerveillement, une évasion qui dépasse le simple acte photographique. C'est une quête de détails, une exploration des courbes et des reliefs, où chaque dune raconte une histoire.

J'ai choisi le noir et blanc car il sublime cette quête, accentuant les contrastes et incitant à une réflexion profonde. C'est une évasion mentale autant que physique, une invitation à oublier le réel pour s'immerger dans l'infini du désert.



Et moi je vogue...

Je travaille depuis de nombreuses années comme directrice exécutive dans des environnements où la contrainte et la responsabilité se rejoignent aussi j'ai besoin de m'évader. Pas seulement pour recharger ses batteries mais pour me sentir amoureuse de tout ce que je fais et ainsi améliorer la vie des autres et la mienne.

La photographie est entrée dans ma vie il y a 30 ans. Depuis je regarde le monde à travers un objectif mais ne me considère pas photographe. Je désire participer à l'écriture photographique du monde.

Les gens qu'ils soient en voiture ou à pied se mettent les uns derrière les autres et se suivent. Une queue, une route, un chemin, sans assumer la responsabilité de la décision. Cela les rend plus légers... En Argentine ou en Grèce ou en Patagonie... Et moi je vogue ainsi entre la clarté et la liberté...

Texte et photo Venetia Koussia



Solitude en altitude

Étudiant à l'École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis, je m'efforce, à travers mes voyages et mes prises de vue, de capter l'essence des lieux et des instants qui marquent. Lors d'un voyage d'étude à Chenini, dans la région de Tataouine, j'ai découvert une scène qui, malgré sa simplicité apparente, m'a profondément touché.

Sur les hauteurs d'une montagne, après un trajet éprouvant et balayé par le froid et le vent, mon regard s'est arrêté sur un homme assis seul, enveloppé dans l'ombre de son burnous noir. Il était installé face à un mur d'une mosquée blanc éclatant, devant une cafétéria locale, avec pour seule compagnie un "express" posée à côté de lui et une cigarette allumée entre les doigts. Le contraste entre la lumière crue et l'ombre enveloppante amplifiait la force tranquille de cette scène.

Pour moi, cette image raconte une évasion particulière : celle d'un homme qui, au lieu de fuir, choisit de se confronter à la rudesse de son environnement pour s'y ancrer pleinement. L'effort de gravir la montagne, le froid cinglant, et la solitude ne semblent être pour lui que des détails face à l'apaisement que ce refuge lui procure.

Ce cliché, que j'ai intitulé L'évasion dans les hauteurs de Chenini, explore sa dualité. Elle peut être physique, marquée par l'effort et l'endurance, mais elle peut aussi être un voyage intérieur, une quête de sérénité au cœur de l'austérité. Les éléments de la composition, tels que les chaises vides, la texture usée de la porte, et le silence suggéré, laissent entrevoir une réflexion plus large sur ce que signifie vraiment s'évader.

En tant qu'architecte en devenir, je vois dans cette image une métaphore des choix que nous faisons dans notre rapport aux espaces. Fuir ou s'approprier, contourner ou affronter, tels sont les dilemmes que nous impose notre quête d'équilibre. À travers ce cliché, je cherche à raconter une histoire universelle : celle d'un moment suspendu, où l'évasion n'est pas une fuite, mais un acte de résilience et de réconciliation avec l'immensité du monde qui nous dépasse.

Texte et photo Mohamed Amine Chouchene





Évasion Céleste

10 décembre 2024.

Qu'Elle puisse s'échapper était impensable.
Elle a pu le faire.

Contre vents et marées.

La Mère, à laquelle l'enfant éternel que nous sommes est amarré, ne peut lâcher prise.

Pourtant, le Passage ultime consiste bien en cela. S'envoler.

Où ? Sinon vers la Lumière et l'infinie Beauté de la Source ?

Où ? Sinon vers le port d'attache. D'où l'on vient, où l'on va.

Le 02 décembre, tu es partie rejoindre ma jumelle. Mon double.

Le 02, tu l'as délivrée de toute son attente.

Le 02, tu m'as soulagée d'une peur inexplicable. De ton Absence.

Le 02, j'ai intégré que l'autre Voyage, celui vers la Source, est Amour et Renaissance.

Le Christ s'est exclamé : « Mon DIEU, Mon DIEU pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Mathieu, 27:46, Bible. Par ce que c'est dans l'épreuve (preuve) que se font les meilleures inspirations.

Parce que c'est dans la chair que la peur devient douleur. Puis s'estompe pour laisser place à l'Amour. Béat.

Naître, comporte ce qu'il y a de plus fort : ce lien indélébile avec la Source, la Mère.

Mourir conduit à ce couloir vers l'indescriptible contradiction de la Vie : la perte de l'être Cher. Fait Chair. Mais ouvre la voie à d'autres possibilités vécues incarnées et perçues au-delà !

Enseignante universitaire, c'est accompagnée de mes « enfants » que je vis mes premières nouvelles « Transce-Missions ».

Transmettre à propos de la prière. A propos de « l'Essence-Ciel » ; à propos de l'être de résilience que je suis. Que nous sommes appelés à Être.

Passionnée de patrimoine et de développement personnel, auteur d'articles, dessinatrice et photographe intuitive, j'ai la chance de pouvoir échanger (changer) avec l'Un-visible. Et de donner à voir, à travers mes écrits, mes dessins et mes photographies, jusque mes émotions les plus intimes. Exaltées. Humaines.

C'est en marge d'une jeune carrière dans le monde culturel que j'ai toute ma vie durant cherché à comprendre le Sens de la Vie. Gratitude. Infinie. A toi. Maman. La maman de toutes mamans. Nena Edecia. C'est dans le patrimoine et la pratique énergétique que j'ai trouvé certaines clés d'ouverture.

Et dans l'expression de mes émotions, parfois confuses, puis limpides, par l'art, que j'ai donné corps à cet Amour filial, maternel. Aujourd'hui. A une semaine de Ton Évasion Céleste.



La Source. Amarrage libéré. Carthage, décembre 2024.



L'Envol de la Mère sacrée. Carthage, décembre 2024.



Le chant des baleines obstrue la vue

Les lieux se brouillent dans ma tête
Comme un vulgaire brouillard d'aéroport.
Les frontières s'éloignent tous les jours un peu plus dans l'incertitude du voyage.
L'histoire n'entend plus les noms.
Le chant des baleines obstrue la vue.
L'objectif devient fou face au désespoir.
La route, la route toujours elle, éblouissante et colorée.
Je ne sais plus qui habite les arbres.
Les hirondelles ou les mouettes
Le soleil ou la nuit.
Je ne sais plus si le train s'arrêtera à la station prochaine.

Texte et photo Marianne Catzaras



Un rêve peut-être

Pendant un séjour au Maroc, j'étais dans un charmant restaurant "chez Serge" à Tamaris, Casablanca. On avait devant nous l'Atlantique... Et au-delà d'une balustrade qui nous sépare, un couple qui semblait oublier le temps et les gens... Un rêve peut être... L'immensité de l'océan et l'espoir.

Sur cette plage tranquille, l'océan se mêle harmonieusement au ciel d'azur. Les vagues caressent doucement le sable, tandis qu'une femme, assise, semble savourer le calme du moment. À ses côtés, un homme se repose, la tête posée contre elle, et cherchant le réconfort. La clôture en bois nous sépare de cette scène intime, comme une douce barrière qui préserve leur tranquillité. Le paysage, à la fois serein et apaisant, reflète une harmonie parfaite entre l'homme et la nature.

Texte et photo Hassen Turki





S'évader c'est rêver

S'évader, c'est partir loin, loin des contraintes et des attentes, loin de ce qui nous enferme. C'est un souffle, une quête, un retour à soi. On s'évade pour sentir, pour respirer autrement, pour exister pleinement.

Dans cette série, la tresse devient le symbole de ce cheminement. Lorsqu'elle est bien serrée, elle incarne l'ordre, la solidité, les attaches qui nous retiennent. Mais lorsqu'elle se défait, tout change. Les mèches s'échappent une à une, dansant avec le vent, portées par un souffle de liberté. C'est la métamorphose. La tresse qui s'ouvre raconte l'émancipation : celle de l'âme, mais aussi du corps.

S'émanciper, c'est aussi libérer son corps de ce qui l'enferme. Un corps trop souvent soumis aux règles et aux regards, qui cherche à se redéployer. Dans l'évasion, le corps devient fluide, vivant, vrai. Chaque mouvement de la chevelure incarne cette liberté : une mèche sauvage, un désordre parfait, une danse où l'on respire enfin.

Quand la tresse se défait, c'est lui que l'on retrouve, ce souffle d'innocence et d'audace enfoui en nous. Mais s'évader, est-ce fuir ou revenir ? Peut-on vraiment se détacher de nos racines, ou l'évasion est-elle un passage, une ouverture vers quelque chose de plus grand ? La tresse qui s'ouvre ne détruit pas, elle transforme. Elle nous guide vers un équilibre nouveau, entre attache et liberté, entre chaos et harmonie.

S'évader, c'est rêver, lâcher prise, retrouver ce que nous étions et écouter cet appel du cœur, celui qui nous invite à nous déployer.

Texte et photo Maram Boulakbech





Une certaine fuite

Je suis cadre administratif et passionné par la photographie depuis l'âge de dix ans. J'ai un penchant pour les clichés de street et amoureux des portraits. La photographie a toujours été pour moi plus qu'une passion, mais une autre façon d'explorer l'univers qui nous entoure. Un moyen de légitimiser et savourer la vision personnelle des détails. Un moyen de capter le temps et les émotions même les plus furtifs ou qui passent inaperçus.

124

Je me rappelle encore cette première fois quand j'ai embarqué sur le bateau en direction de l'île de Kerkennah. Un certain jour d'été marquant le début de mon congé d'été. Nulle envie que de m'évader des murs du bureau où je passe mes journées cloîtré. Imprégné par la brise marine, j'écoutais l'album d'Anouar Brahem. Et plus précisément le morceau Kerkennah. Une fois que le bateau quitta le quai de Sfax, mon escapade commença, et tout avait l'air et parfum d'évasion. Et il ne fallait pas rater ces évadés que je voyais partout et à chaque coin du bateau. Ce couple d'amoureux là-haut adossé au bastingage, évadés des autres passagers profitant du trajet pour se dire : « moi aussi... ! ».

Même une cigarette avait l'arôme d'évasion, durant cette traversée où le temps avait l'air d'être brisé comme les vagues.

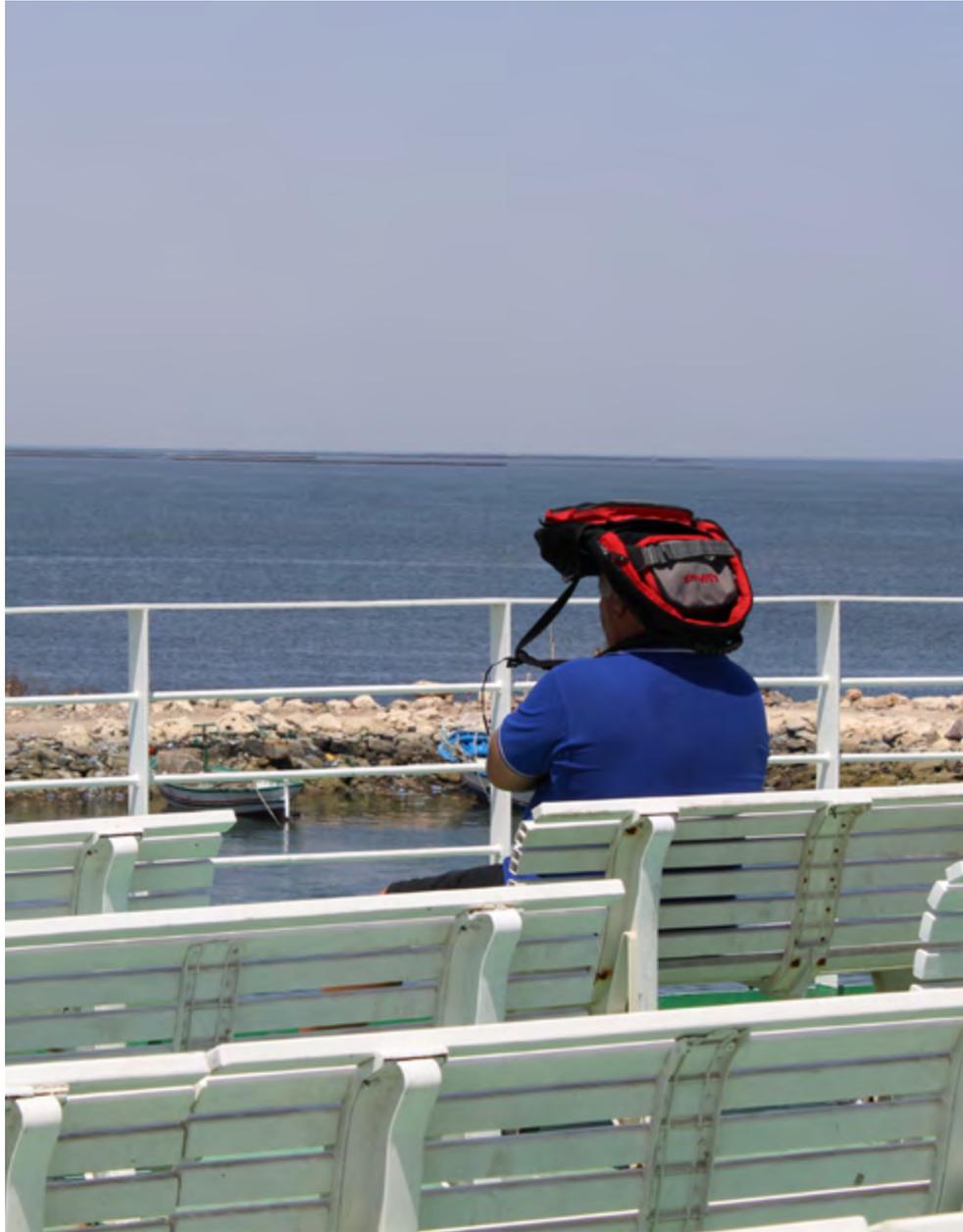
Plusieurs passagers se trouvaient figés, évadés dans une autre dimension à contempler l'horizon, à observer la terre qu'on vient de quitter. Peut-être une certaine fuite comme une autre, même le temps du trajet, pour méditer, se rappeler un détail oublié, ou tout simplement pour rêvasser et ne rien penser.

Fin de l'évasion

Texte et photos Bacem Nefzi







Brèche dans l'enfermement

Étudiante à l'école nationale d'architecture et d'urbanisme, je suis une jeune passionnée, en quête de nouvelles perspectives, prête à expérimenter et à laisser parler les émotions inspirées par l'âme des lieux et la poésie des instants éphémères. À travers l'objectif de mon appareil, je m'attache à révéler l'histoire silencieuse des espaces et des gens qui les habitent.

Le ciel, bien que partiellement dissimulé, respire la liberté. Il contraste avec l'asphyxie des murs. Sa clarté fragile devient une invitation à lever les yeux, à chercher un au-delà, à s'extraire du cadre oppressant de l'ici et maintenant. Cette croix qui pourrait symboliser une entrave devient paradoxalement un guide, une étoile cartésienne, une boussole dans ce monde clos. Elle incite à se projeter au-delà de ses propres limites, à transcender les frontières visibles pour rêver d'un espace sans contours.

L'ouverture ne libère pas seulement le regard, mais aussi l'esprit. À travers ce rectangle de lumière, c'est tout un monde d'imaginaire qui s'engouffre : l'évasion n'est plus une fuite, mais une élévation. Les murs restent, solides et infranchissables, mais le ciel, lui, ne peut être contenu. Il appelle, il promet, il reconforte.

Dans cette photographie, l'évasion devient un état d'esprit. Elle rappelle que même dans les endroits les plus confinés, il suffit d'un éclat de lumière, d'un morceau de ciel, pour ouvrir les portes de l'âme. Les murs nous retiennent, mais nos pensées, elles, sont infinies. Et cette fenêtre, si petite soit-elle, devient le passage vers l'immensité.

Texte et photo Nour Elhouda Jallouli



Et à la fin, y a-t-il la Lumière ?

J e suis ingénieur en génie chimique, né en 1961 en Belgique, et ce n'est qu'il y a une dizaine d'années que je me suis immergé dans la photographie. Autodidacte, j'ai découvert en elle un pouvoir émotionnel puissant, celui de saisir l'invisible et de donner forme à l'indicible. J'ai exposé mon travail dans de nombreuses galeries, tant en Belgique qu'à l'étranger, où il a été reconnu et récompensé. Mais c'est dans cette série particulière, née de la réflexion sur la vie et la mort, que j'ai trouvé une nouvelle manière de regarder le monde.

Une lumière blanche, un tunnel, une sensation de bien-être intense, un sentiment de décorporation, d'évasion ultime... Ces expériences, souvent relatées par ceux ayant frôlé la mort, dessinent un imaginaire collectif qui évoque un au-delà, un paradis. Ce sont ces mêmes visions qui ont envahies mes pensées lors d'un accident cardiaque qui m'a amené à m'interroger sur la vie après la mort. Mais au-delà de cette question éternelle, c'est le passage entre les deux états qui m'a fasciné : comment cela se passe-t-il ? Ce tunnel existe-t-il réellement ? Et cette lumière si souvent évoquée, est-elle le guide vers l'inconnu ?

Ces interrogations m'ont accompagné dans un séjour à l'hôpital, où, smartphone en main, j'ai saisi quelques images de ces instants de fragilité, tout en cherchant à comprendre la frontière ténue entre la vie et la mort. Dans ces moments de réflexion, une série de photos a émergé, marquant une rupture avec mon travail habituel. En effet, mes recherches visuelles se nourrissent souvent de minimalisme, d'architecture ou d'abstraction, où l'humain est absent, presque invisible. Pourtant, ce moment d'introspection m'a poussé à une exploration plus intime, où l'émotion, la lumière et l'invisible deviennent les protagonistes.

Texte et photos Thierry Salmon







Appel à contribution

La rédaction de Fovéa a mis en ligne cinq numéros depuis son lancement en août 2024, à l'occasion de la Journée mondiale de la Photographie, devenant, de facto, un périodique mensuel. Rappelons que la rédaction n'est constituée que de trois rédacteurs permanents, Pierre Gassin, Tarek M'rad et Hamideddine Bouali, supplée par des correcteurs, Safieddine Bouali et Atef Ouni. Si Fovéa veut perdurer, elle est dans l'obligation de s'ouvrir à d'autres généreux bénévoles. Afin d'étoffer l'équipe de Fovéa, nous appelons ceux qui veulent bien mettre la main à la pâte et venir continuer l'aventure avec nous.

Si vous avez une belle plume, si vous avez des idées de nouvelles rubriques, si vous voulez prendre en main une des rubriques déjà existantes, contactez-nous par message, soit sur le groupe Fovéa de Facebook, soit sur le mail hamideddine2000@yahoo.fr.

Le prochain numéro de Fovéa paraîtra au cours du mois de février 2025

Bonne année à tous

